

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 782.—SAMEDI, 29 AVRIL 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES NOCES D'OR. — La cinquantaine. (Tableau de Mlle Augustine de Coninck)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 AVRIL 1899



SOMMAIRE

TEXTE : Causerie, par Firmin Picard. — Chronique scientifique, par Paul Colonnier. — Souvenirs et regrets, par Lierre des Bois. — Poésie : L'amour et l'innocence, par Emery Desroches. — Persécution en Chine : Martyre du R. P. Victorin. — Nouvelle : La pomme miraculeuse, par A.-H. de Trémaudan. — La vache de l'Irlandais. — Poésie : L'innommée, par N. LeVeilleux. — Monologue pour jeune fille : Lequel des deux, par Marie Bosguérard. — Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte. — Une note, par F. Picard. — Curieuses étymologies, par Paul Calmet. — Les noces d'or. — Il faut s'arrêter à l'aisance. — Conte : L'enfant aux chandelles, par Pol Demade. — Notre page musicale : Eternelles-Polka. — L'art culinaire. — Théâtres. — Gravure-devinette. — Feuilleton : L'orpheline (suite et fin.)

GRAVURES : Les noces d'or : La cinquantaine. — Portrait du R. P. Victorin. — Les bons amis. — Le grand télescope de l'Exposition de 1900. — Montréal : Le Saint-Laurent avant la débâcle. — Scène d'intérieur. — Réflexion. — Devinette.

CADEAU À NOS LECTEURS

Grande innovation, innovation heureuse, au journal des familles LE MONDE ILLUSTRÉ.

Déjà, LE MONDE ILLUSTRÉ distribue chaque mois, en espèces, et par un tirage public au sort, une forte somme entre tous ses abonnés. Aujourd'hui, à cette prime goûtée et loyalement payée chaque mois, LE MONDE ILLUSTRÉ en ajoute une nouvelle, qui fera sensation.

Toute personne qui enverra à l'administration, 42, place Jacques-Cartier, à Montréal, le prix d'un abonnement d'un an, aura le droit de choisir, dans la liste ci-dessous, une prime de la valeur d'un dollar, prime qui peut être composée au gré de cette personne, pourvu que le chiffre d'un dollar ne soit pas dépassé.

Deux abonnements d'un an, payés, donnent droit à choisir une valeur de deux dollars, et ainsi de suite. Un abonnement de six mois, payé, donne droit, par faveur spéciale, à un ou plusieurs objets formant un chiffre de cinquante centimes.

MODIFICATION : L'administration de notre journal décide que la prime, dans les conditions que nous venons d'exposer, sera donnée à n'importe quelle personne—abonné ancien ou nouveau—envoyant le prix de son abonnement d'avance et qui ne devra rien, ou qui aura payé tout compte en retard.

Ainsi, si quelqu'un de nos fidèles abonnés nous envoie d'avance le montant, non seulement de son abonnement, mais encore celui d'un autre abonnement pour un de ses amis, cet ancien abonné, pour les \$6.00, qu'il nous envoie, a droit à \$2.00 d'objets. S'il n'envoie que son abonnement d'un an, \$3.00, il a droit à la valeur d'un dollar, et ainsi de suite.

Voici la liste des objets à choisir :

	Prix
Le carnet de l'abbé Jean, 1 vol. p. in-8, ill.	\$ 25
Un bretonne et son petit-fils	25
L'Abbé Jean, 1 vol. p. in-8, ill.	25
Autour d'un duel	30
Madeleine, par Cruxwald	30
Simple dévouement	30
La croix aux loups	45
Les histoires d' large	45
En pleine forêt	45
Albert Ferland — Les Mélodies Poétiques	50
Causeries scientifiques. — L'électricité	55
Le fils du Canadien	55
Les corsaires d'Afrique, (Ville), in-8, ill.	55
La rivière des alligators	55
Martyrs du devoir et de la charité	55
Le Père Noir, in-8, ill.	55
Le chef Huron	55
Les chercheurs d'or	55
Foi et honneur, par Massin, in-8, ill.	70
Robinson des glaces, in-8, ill.	75
Au Klondike, par Léon Ville	85
Un marin missionnaire	85
Au pôle nord en ballon	85
Au pays du soleil, par Grandin, grand in-8	1.35
MacMahon, in-8, ill.	1.35
Martyrs aux arènes, grand in-4, ill.	1.35
Nos grandes écoles militaires	1.35
Canrobert, in-5, ill.	1.35
Les naufragés de l'Alaska, in-4, ill.	1.35

Dans notre No 779, du 8 avril dernier, nous avons effleuré la question de la loi de conciliation, loi éminemment utile, bonne en elle-même et en son exposition, et dont l'application, aura, nous en sommes sûr, les plus heureux effets.

Nous avons appris avec une bien vive satisfaction que la classe ouvrière, si nombreuse et si intéressante, de notre ville de Montréal, s'est émue de ce que le bienfait de cette loi ne s'étendit pas aux " cités et villes constituées en corporation par charte spéciale, et aux autres localités qui ne sont pas régies par le code municipal." Sans le savoir, quand nous écrivions notre article du 8 avril, nous nous trouvions d'accord avec nos amis les ouvriers.

Ils nous permettront bien de leur dire que le très dévoué député de Wolfe, M. J.-A. Chicoyne, ne peut être rendu responsable de la grave lacune que présente cette loi par rapport aux cités et villes constituées en corporation par charte spéciale, et ils vont le comprendre immédiatement. Nous ne nous occuperons que de Montréal, les autres villes et cités dans le même cas pouvant aisément se rapporter à celle-là.

D'une pièce officielle que j'ai sous les yeux, je vois que la Cour du Recorder, en vertu de la charte de Montréal, doit connaître des causes dont voici l'énumération :

1. Des offenses indictables ou actes criminels comprenant :
 - Les attaques à main armée (dites assauts graves) ;
 - Les attaques contre la police ou les huissiers dans l'accomplissement légal de leur devoir ;
 - Les crimes contre les femmes, les jeunes filles ou les garçons de moins de quatorze ans ;
 - La tenue, l'habitation ou la fréquentation habituelle de maisons de désordre ;
 - Les vols.
2. Les contraventions qui peuvent être instruites sous l'acte des convictions sommaires, comprenant :
 - Les attaques simples (dites assauts simples) ;
 - Les dommages malicieux à la propriété ;
 - Le port d'armes ;
 - Les cruautés envers les animaux ;
 - Les attentats aux mœurs dans les endroits publics ;
 - Les atteintes au droit de réunion dans un but religieux, social ou charitable ;
 - Les demandes de caution pour contraindre quelqu'un à garder la paix ;
 - Tous les cas de vagabondage ;
 - Tous les cas d'ivresse.
3. Les contraventions à la loi des licences de Québec.
4. Les contraventions aux Règlements de la Ville.
5. Les actions civiles.

Outre tout ce qui précède—et l'on admettra qu'il reste bien peu de causes concernant la classe ouvrière, en dehors des cas énumérés ci-dessus,—il faut encore que le greffier de la Cour du Recorder s'occupe des enfants abandonnés et sans tutelle.

Ce n'est pas tout : la juridiction de la Cour du Recorder s'étend encore à toutes les causes qui peuvent être entendues et jugées par un ou deux juges de paix.

Dans les causes civiles, il faut noter particulièrement :

Les actions en recouvrement de gages de journaliers, serviteurs ; — Les actions en expulsion ; — Les actions en recouvrement d'arrérages de taxes ; — Les requêtes pour faire reviser les décisions des évaluateurs ; — Les saisies-arrêts ; — Les oppositions aux saisies ; — Les brefs d'exécution pour le recouvrement des cotisations, taxes personnelles et taxes d'eau.

La nouvelle charte a étendu encore la juridiction de la Cour en matière civile : désormais, les journaliers et serviteurs pourront réclamer leurs créances devant la Cour du Recorder jusqu'au montant de cinquante dollars au lieu de vingt-cinq. Les hôteliers et maîtres de pension contre leurs hôtes et pensionnaires, jouiront de la même faveur dans les mêmes conditions.

N'est-il pas évident, pour tout esprit judicieux, que la Cour du Recorder est surchargée, et que tout ce qui, dans les Causes civiles, concerne les ouvriers, pourrait

être attribué à un tribunal spécial, dans le genre du tribunal de conciliation dû à M. Chicoyne ?

Et pense-t-on que l'honorable Juge de cette Cour, M. de Montigny, ne serait pas très heureux de se voir retrancher quelques-unes de ces attributions qui l'honorent, sans doute, mais enfin qui excèdent passablement ses forces ? J'ose affirmer que, s'il y avait une société protectrice des hommes, comme les animaux ont l'insigne honneur et le grand bonheur d'en avoir une, cette société prendrait le Recorder sous sa protection, et protesterait contre l'excès d'honneur qu'on lui fait ! Je pense bien que l'aimable Juge écrivain ne me contredira pas.

Mais il ne suffit pas d'être d'accord sur cette surcharge ; d'accord aussi sur l'utilité d'un tribunal spécial, chargé des causes civiles concernant la classe ouvrière : il faut de plus rechercher les moyens pratiques d'obtenir, puis de constituer un tribunal de ce genre.

Pour l'obtenir, les ouvriers, laissant de côté leurs stériles divisions, surtout celles de parti, les plus dissolvantes de toutes, opéreraient, par eux ou par les députés qui sont dévoués aux intérêts de la classe laborieuse, une vigoureuse pression sur la Chambre : l'union fait la force, et, d'autre part, patience et longueur de temps—autrement dit la persévérance—viennent à bout de tout.

Pour constituer ce tribunal spécial, étant données surtout les idées du jour, les aspirations vers une liberté trop souvent malheureusement malsaine, nous oserions suggérer ce moyen—tout en nous engageant à appuyer toute autre méthode qui serait démontrée préférable :

Chaque corps de métier nommerait un ou plusieurs délégués, chargés de le représenter : ce seraient les délégués ouvriers.

Chaque industrie, par exemple tous les patrons de manufactures de chaussures ; tous les confectionneurs (ce qui signifie les magasins d'habillements confectionnés, et non pas les confiseurs) ; tous les confiseurs, etc., nommeraient, eux aussi, un ou plusieurs délégués : ce seraient là les délégués patrons.

Délégués patrons et délégués ouvriers se réuniraient à un jour déterminé en une salle de l'Hôtel de Ville, et procéderaient tous ensemble à l'élection d'un ou de deux juges, lesquels juges, par leur élection même, auraient toutes les attributions d'un juge quelconque, pour les affaires ressortissant, bien entendu, à leur juridiction. Comme les juges des Tribunaux de Commerce en Europe, élus par les négociants.

Ces juges, choisis de commun accord par les délégués des ouvriers comme des patrons, ne seraient récusés par aucun de ces deux corps, et leur autorité serait très réelle. Leurs fonctions, évidemment, seraient purement gratuites.

Nous ne savons ce que l'on pensera de notre projet : nous n'avons en vue que le bien de chacun, la protection de la classe laborieuse, et nous croyons, avec raison, qu'un tribunal établi comme nous venons de l'exposer, serait une aide précieuse à la Cour du Recorder et même à tous les tribunaux, en même temps qu'il serait très utile aux patrons et aux ouvriers, et arriverait, par sa bienveillante influence, à mettre enfin un terme aux grèves si funestes à la famille du travailleur. On le voit, l'idée mérite un sérieux examen.

Objection.—J'entends venir les objections, dont la plus spécieuse est certes celle-ci : " Vous voulez l'élection du ou des juges par les délégués ouvriers et les délégués patrons simultanément : ne savez-vous pas que ces deux éléments sont entièrement distincts, souvent et même presque toujours hostiles ? L'entente sera, vous le voyez impossible."

A cela je répondrai : C'est ici le lieu de dire qu'il est grand temps de voir le clergé et les hommes sages et sérieux—suivant l'expression de Léon XIII—prendre leur rôle à cœur, et se lancer résolument dans la voie tracée par le Saint Père, les évêques de France, de Belgique, etc., lequel rôle a été si magistralement indiqué par l'illustre cardinal Mermillod, comme j'avais l'honneur de le faire observer dans une série d'articles

publiés en 1893 dans un journal français des Etats-Unis.

Ce rôle consiste à rassembler les ouvriers, leur donner des conférences où on leur montre non pas uniquement et toujours leurs droits, mais avant tout et surtout, leurs devoirs. De semblables conférences sont données aux patrons, qui doivent voir dans l'ouvrier, non pas une machine valant tant, quant à la production, mais un être semblable à eux, patrons, ayant une âme comme eux, créé comme eux à l'image du Dieu trois fois saint.

L'Encyclique *De la Condition des Ouvriers*, du 15 mai 1891, doit être une des bases et le sujet le plus constant de ces conférences : et, ainsi que le disait le regretté cardinal Merillod, quand le clergé aura décidément compris son grand rôle dans la société actuelle, la terrible question sociale sera bien près d'être résolue.

Que l'on ne s'imagine pas que le cardinal, si aimé, si écouté des grands pontifes Pie IX et Léon XIII, ait hésité : je n'en veux pour preuve que ces paroles du célèbre prince de l'Eglise, paroles que je copie textuellement :

Le mal étant général, le remède semble devoir être général. Le Saint-Père, dans ses admirables encycliques, a souvent indiqué les œuvres à faire pour améliorer la situation, mais il est trop peu compris, en tous cas trop peu suivi. Les quelques œuvres qui ont surgi sont partout aux mains d'un petit groupe d'hommes qui s'épuisent en efforts, négligeant même parfois à cet effet leurs devoirs de famille, pendant que les curés, auxquels l'Eglise défend d'avoir une famille, pour qu'ils puissent se dévouer à toutes les familles, LES REGARDENT FAIRE. Néanmoins, l'heureuse initiative du mouvement qui se desine, par suite de ces œuvres, est bien faite pour faire espérer que la réforme serait universellement reçue si, par l'action de tous, elle se généralisait.

L'Eglise, étant assistée du Saint-Esprit, dominera certainement la crise actuelle, mais il serait regrettable que la nouvelle réforme se fit encore sur des ruines.

Nous avons souligné ce qui est souligné.

Qu'on ne nous dise pas non plus que l'éminent cardinal ne disait cela que pour l'Europe : il parle du monde entier, et, un peu plus bas, il dit avoir "parcouru l'Europe, visité l'Asie, partie de l'Afrique, les deux Amériques et l'Océanie, interrogeant partout dans une vaste enquête toutes catégories de personnes."

Donc, disons au patron comme à l'ouvrier quels sont leurs devoirs réciproques, nous appuyant pour cela sur les enseignements de l'Eglise : ces enseignements sont si purs, si beaux, si empreints du véritable amour du pauvre, de l'ouvrier, que nos chers frères séparés nous écouteront—parce qu'ils reconnaîtront que ce sont leurs droits les plus sacrés que nous défendons quand nous montrons à chacun ses devoirs.

J. J. Picard

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

(Voir gravure)

LE GRAND TÉLESCOPE DE L'EXPOSITION DE 1900

De tout temps, les hommes ont cherché à pénétrer les mystères de cet insondable firmament où roulent ces millions d'étoiles, dont la splendeur annonce la gloire de Dieu.

De nos jours, où la science a fait éclore tant de merveilles de toute sorte, l'astronomie n'est pas restée en arrière, et, dans tous les pays civilisés, de gigantesques télescopes se sont élevés vers le ciel étoilé pour lui arracher ses secrets.

Parmi ces lunettes monstres, il y en a dont la longueur atteint soixante-cinq pieds et dont le poids arrive à dix-sept tonnes.

Il appartenait à la prochaine Exposition Universelle de Paris, d'offrir à la science un instrument laissant bien loin de lui tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce

genre. Nous voulons parler du grand télescope De-loncle, maintenant en construction.

Le télescope de 1900 aura plus de 4 pieds de diamètre, 196 de long, et pèsera plus de 44,000 livres. Il était d'abord question de placer ce gigantesque instrument dans une coupole de 209 pieds de diamètre, mais, comme une telle construction eût demandé des fondations d'une solidité exceptionnelle, et que la manœuvre de ce tube colossal l'eût exposé, ainsi que les vitres qu'il contient, à de fâcheuses déformations, on a résolu d'en changer la disposition.

Le grand télescope se composera d'un grand miroir, représenté par la fig. 2. Ce miroir aura 6½ pieds de diamètre et 10½ pouces d'épaisseur. Son poids atteindra 7,920 livres. Il sera fixé à un cercle métallique pesant 6,800 et sera tenu en équilibre par un système de leviers et de contrepoids. C'est lui qui reflète les astres sur lesquels on le dirigera, en transmettra l'image à un gigantesque télescope de 196 pieds de long, représenté sur les fig. 1 et 3.

Ce télescope reposera sur 7 piliers, et, après avoir parcouru un long couloir, projettera sur un immense écran de 70 pieds de diamètre, l'image fidèle des astres que les spectateurs pourront contempler à leur aise. (fig. 1). La figure 4 représente l'oculaire du télescope, c'est-à-dire l'ouverture par laquelle sortiront les rayons lumineux projetant sur l'écran la figure des astres observés.

Le montant en fonte qui supporte le miroir, aura 34 pieds de haut, et pèsera 33,000 livres. Un mouvement d'horlogerie ne pesant que 220 livres, suffira cependant pour imprimer au grand miroir un mouvement tel que, tant que l'astre qu'il reflétera sera au-dessus de l'horizon, le miroir le suivra doucement dans sa marche : on pourra ainsi observer d'une façon constante et même photographier les images rendues par le grand télescope, sans déranger de place en aucune façon ce merveilleux instrument, qui sera le chef-d'œuvre d'optique et de mécanique du dix-neuvième siècle.

On aura une idée du coût et de la difficulté d'une pareille entreprise, quand on saura que la vitre à lentille du grand miroir vaut à elle seule \$15,000 ! et demande pour être fabriquée 18 mois de travail avec les plus habiles ouvriers et les machines les plus perfectionnées.

Les journaux, toujours en quête de nouvelles à sensation, ont prétendu qu'avec ce télescope on pourrait voir la lune comme si on en était à 3 pieds de distance seulement.

Ceci s'appelle tout simplement une niaiserie : en ayant la lune à 3 pieds de soi, on n'en verrait pas plus l'ensemble qu'un homme ne voit celui de la terre sur laquelle il marche.

Le grand télescope de M. De-loncle rapprochera la lune à environ cent milles, ce qui est déjà merveilleux, puisqu'elle est située à 90,000 lieues de nous ! Ce rapprochement sera suffisant pour distinguer parfaitement les paysages lunaires, et les photographier. En supposant qu'il y eût sur la surface de notre satellite de vastes forêts comme celles de l'Amérique du Nord, d'immenses prairies comme celles du Nord-Ouest canadien, ou de grandes villes comme Londres ou Paris, le télescope de l'Exposition serait assez puissant pour en reproduire l'image sur son colossal écran.

Que verront donc les gens du vingtième siècle ?

P. Cronnier

L'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

Le sourire est plus intelligent parce qu'il vient de l'esprit ; le rire plus sympathique parce qu'il vient du cœur.

Le ridicule est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent plus rien, et qui n'ont plus ni pudeur, ni remords.

SOUVENIRS ET REGRETS

A. M. J.-A.-Raoul T... E. E. M.

Nous étions au début de l'hiver.

Mes feuilles un peu frileuses, sentant déjà sur elles la poudre des premiers frimas et les froides caresses de la bise de décembre, cherchaient ailleurs que dans la solitude, un abri à la fois discret et gazouilleur. En effet, que restait-il ici pour elles, dans ces forêts désertes ?—Y avait-il, au moins, quelques vestiges de l'été : un oiseau ?... une fleur ?... Et cependant, il existait là-bas—oh ! bien loin ! un tout coquet jardin de fée, où les papillons ne meurent point et où tout s'endort, vers le soir, dans une symphonie suave de lilas et de roses.

J'y étais installée depuis quelques instants, captivée par l'hospitalité libérale et affectueuse que l'on y prodiguait, et j'avais accepté de passer un soir au milieu de ces parfums et de ces mille douces choses, quitte à les regretter le lendemain.

Aussi, j'étais ivre au milieu de cette poésie ; cette atmosphère exerçait sur moi une influence de rêve que je suivais avec un infatigable abandon.—Même, dans ma naïveté pourtant incrédule, j'avais ajouté foi aux promesses d'un bouvreuil, croyant qu'il reviendrait souvent distraire mes longs moments d'ennui, en me rappelant au charme d'une heure trop rapidement envolée.

Oh ! mais ces charmeurs ! ils ne se fixent jamais ! A peine ont-ils chanté pour nous qu'ils redemandent d'autres conquêtes, fiers, cependant, de nous voir prises au piège de leur galanterie, comme moi, aux épines d'un églantier, auxquelles il m'a fallu, pour m'en revenir, disputer un débris de mon cœur... Car "quelque chose de nous, plus et mieux qu'un souvenir, reste dans les lieux où nous avons fait une douce halte : "heureux sommes-nous encore, malgré notre indépendance, de pouvoir y laisser un peu de ce que nous avons de permanent dans l'âme...

Mais vous, insatiable bouvreuil, qu'avez-vous donc laissé à l'espace pour que vous lui soyez privilégié ? Vos notes originales, les tendres mélodies de votre voix toujours vive, parfois sérieuse ?—Et quelques plumes détachées de votre aile qu'une brise insouciant à dispersées çà et là, à votre gré, sans m'en céder aucune...

Puis, à quelques temps de là, sur la branche voisine alors que vous ricaniez, n'est-ce pas ? et que je gardais encore en moi comme un désir de ne pas laisser fuir l'illusion de vos aimables mensonges, auxquels on ne croit plus, je me glissai dans un recoin où vibrerait, avec la fin du jour, l'épopée de la veille, indifférente à toute chanson qui n'était point vôtre, n'écoutant bien que ce que vous ne chantiez déjà plus... Aussi, par indiscretion, je voulus épier vos loisirs, et dans la mousse ombreuse où je me tenais cachée, je vous vis attiser avec plaisir les cendres de votre passé, comptant un à un les pétales bruns et blonds qui venaient de les effleurer joyeusement : marguerite, pâquerette, bluet pâle, lierre des bois... A ce point de votre énumération, je jure que je fermai l'oreille et que je ne compris rien de ce qui passa sur mon nom, tant je craignais de me soumettre sitôt aux lois inéluctables d'un oubli, imposé de votre part...

Que vous êtes oublieux !

Semblable à l'eau qui remue, vous ne gardez en vous aucun pli !—Peut-être dans votre vie d'oiseau, êtes-vous habitué de considérer les fleurs comme très éphémères ; et par vos pensées, devenues, par là même fugitives à notre égard, ne pouvez-vous plus maintenant vous faire aux capricieuses exigences de vos trop exubérantes fidélités !...

Si c'est là de la logique, parmi vous, je ne puis pas vous le pardonner, car, jusqu'aujourd'hui, j'avais toujours ignoré que dans un souvenir, tout bienveillant et sympathique qu'il est, il pouvait, souvent à notre insu, se mêler un regret.

Lierre des Bois

L'AMOUR ET L'INNOCENCE

*L'Amour et l'Innocence un jour sous les ramures
Ont égaré leur course au vol d'un papillon ;
Autour d'eux, des grands bois s'élèvent les murmures
Et bien haut à leurs yeux se montre l'horizon.
L'Innocence à l'Amour dit : " Je veux sur la mousse,
Reposer un instant mes membres fatigués."
L'Amour à l'Innocence : " Et sur cette herbe douce
Moi je veux m'endormir de rêves bien aimés."
L'Innocence s'assied sous l'abondant feuillage,
Et l'Amour sur son sein penche son front rêveur.
Sur l'Amour endormie en un rêve volage
L'Innocence avec soin surveille le bonheur.
Mais d'un rêve agité, soudain l'Amour s'éveille,
Et déployant son vol, au lointain va s'enfuir.
En vain de pleurs touchants l'Innocence vermeille,
Vent rappeler l'Amour qu'enivra un vain plaisir.
Il fait taire en son cœur le remords qui commence,
Et son aile se brûle au feu de passion.
L'Amour en la fuyant a perdu l'Innocence
Qui n'a pas pu survivre à la désunion.*

EMERY DESROCHES.

Joliette, avril 1899.

PERSÉCUTION EN CHINE

MARTYRE DU R. P. VICTORIN

Nous empruntons à l'excellente publication, *Les Missions Catholiques*, de Lyon (France), l'éloquent récit qui suit : nos lecteurs, tout en remarquant l'énergique concision de l'écrivain, se sentiront remués jusqu'au fond du cœur par le pathétique qui se dégage de l'exposition des souffrances du Père Victorin.

Cet épisode est extrait de la *Relation des RR. PP. Polydore et Cassien, Français, missionnaires au Hou-Pé méridional*.

Le R. P. Victorin (Jean Delbrouck), de l'Ordre des Frères Mineurs, né à Boire (Belgique), le 4 mai 1870, était arrivé en Chine au mois de mars 1898.

Mgr Christiaens lui assigna, pour première mission, Houa-kia-ko ; il y fut atteint d'une fièvre maligne, qui ne le quitta qu'au mois de décembre de la même année. Le vicaire apostolique l'envoya ensuite chez le P. Gratiens, à Tan-tse-chan, grande chrétienté située dans les montagnes. Il y resta jusqu'au mois de septembre 1898. A cette époque, le P. Marcel, résidant à Che-keou-chan, tomba gravement malade et le P. Victorin s'empressa d'aller l'assister.

Des bruits de persécutions, encore confus et lointains, commençaient à circuler. Le 28 novembre, le Père envoya un courrier à I-tchang pour exposer les dangers de sa situation : " Venez vite à mon secours, disait-il ; autrement ce sera trop tard : le mandarin de Pa-tong ne fait rien, il ne répond pas même à mes supplications répétées. Je ne sais que faire..."

Mgr Christiaens étant malade à Kan-Keou, le R. P. Cassien alla trouver le grand mandarin d'I-tchang et fit tout ce qu'il put pour secourir le Père Victorin. Le haut fonctionnaire donna ses ordres ; mais, hélas ! le mandarin de Pa-tong ne remua pas !

Les chrétiens de Siao-me-tien, croyant que leur cher missionnaire serait plus en sûreté chez eux, vinrent le trouver le 29 novembre. Le P. Victorin se décida à quitter Che-keou-chan pour aller à Siao-me-tien, chrétienté à 12 kilomètres de là.

Le même jour, à Tsong-si, à 36 kilomètres de Che-keou-chan, la persécution éclata comme un ouragan ; des rebelles attaquent les chrétiens, pillent et brûlent leurs maisons. Ceux-ci, pour sauver leur vie, se réfugient dans les cavernes ou sur les montagnes. Dans la fuite, deux catéchumènes tombèrent entre les mains des bandits :

—Apostasiez ou mourez !

Un des deux catéchumènes répondit :

—Apostasier ? jamais ! Tuez-moi si vous voulez, je suis chrétien.

Les brigands lui firent subir différentes tortures puis lui tranchèrent la tête.

Le lendemain, vers les sept heures du soir, un néophyte vint raconter au P. Victorin ces horribles scènes.

A peine les chrétiens eurent-ils entendu son récit que chacun chercha son salut dans la fuite. Moment

terrible ! voilà le pauvre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire ?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte il lui écrit quelques lignes, qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son serviteur de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers dix heures du soir. Tout à coup son domestique lui dit :

—Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller.

Alors commença une vraie route du calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fugitifs avaient gagné la caverne ; ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée : en effet, après y être resté quatre jours, leur retraite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route ! Il est minuit, l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. I-tchang serait un abri assuré mais personne ne connaît la route.



LE R. P. VICTORIN

—Courage ! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu.

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devenait impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas ! le fidèle serviteur ne devait plus revenir ; il fut arrêté par les rebelles qui s'empressèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

Les forcenés joyeux se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houang-pé-chan. Il y arriva à sept heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables ; cinq jours il resta suspendu à un arbre par les mains liées ensemble. On le piquait, on le tenaillait avec des fers rougis au feu. Aux souffrances du corps s'ajoutaient celles de l'âme : il vit torturer, puis égorger huit de ses néophytes.

Enfin, le 11 décembre, le P. Victorin fut décapité ;

chaque chef voulut le frapper et ce ne fut qu'au dix-septième coup que la tête roula par terre. Ces tigres se mirent à étancher leur soif diabolique en buvant tout le sang de leur victime. La tête fut exposée, puis traînée dans la boue ; le crâne fut fracassé à coups de massue et la cervelle mangée. Avec une hache on ouvrit le corps depuis le bas-ventre jusqu'au cou, afin de pouvoir en extraire le cœur et les poumons. On découpa la partie supérieure de la cuisse gauche et les brigands partagèrent la chair entre eux.

Quelques chrétiens de Che-keou-chan apportèrent la nouvelle à I-tchang. Aussitôt le grand mandarin de cette ville envoya une dépêche au mandarin de Pa-tong pour lui demander des explications. Celui-ci répondit : " Le Père a été pris, mais il est encore vivant."

Dans une seconde dépêche, il disait : " Le Père est mort ; mais je ne sais si c'est de mort naturelle ou de mort violente."

Le 6 décembre, il avait reçu l'ordre de le protéger, et le 11 le massacre eut lieu. Durant cinq jours, s'il avait eu un peu de bonne volonté, il aurait facilement pu intervenir, car de Pa-tong à Che-keou-chan il n'y avait que quatre jours de marche.

Le 28 janvier, le mandarin d'I-tchang nous écrivit que le corps de *Tong-jo-wong* (nom chinois du Père Victorin) était arrivé, qu'on pourrait le porter à l'église et l'ensevelir. Nous répondîmes qu'il fallait d'abord examiner le corps en présence du mandarin.

Il fit des difficultés, c'est pourquoi nous avertîmes alors M. Dautremere, consul de France à Han-Keou.

En attendant, on avait placé le cercueil sur la rive du fleuve. Abominable barbarie des Chinois : ils se mirent à le piétiner, à vomir des malédictions et des sarcasmes contre le pauvre martyr !

—Ah ! s'écriaient-ils, qu'on a bien fait de manger la chair de ce diable d'Occident. Il faut encore prendre ses os et en faire de la soupe. Oui, nous voulons à notre tour manger de la chair européenne à I-tchang !

Voilà des scènes qui se passent dans le Céleste Empire qu'on dit être civilisé. Voilà comment on traite les Européens, même après la mort, et ce peuple ose se vanter d'avoir du respect pour les défunts !

Le jeudi 26 janvier, le mandarin fut forcé, par un ordre du vice-roi, de donner un endroit convenable pour faire la constatation et l'examen du corps. Les Chinois, par superstition, ne permettent pas qu'un mort entre dans l'enceinte des villes ; ainsi, il fallait chercher un lieu hors des murs. Le mandarin indiqua la pagode Long-wang.

A l'ouverture du cercueil, la vue de cette tête ensanglantée, de cette poitrine ouverte, de ce corps tout couvert de blessures, nous perça le cœur. Le mandarin, lui, resta dur comme une pierre sans laisser voir la moindre émotion et sans dire un seul mot.

Le corps fut revêtu des ornements sacerdotaux, puis placé dans un beau cercueil. Les Frères avaient à la hâte changé la pagode en chapelle ardente.

C'est là que repose en paix notre bien-aimé confrère, tandis que nous attendons avec impatience que justice lui soit rendue.

Nous implorons le secours des prières de toutes les personnes qui liront ces lignes, afin que Dieu daigne abréger nos épreuves.

Le sacrifice de sa vie, que le P. Victorin a fait si généreusement, vaudra, nous l'espérons, à sa chère mission du Hou-Pé, des grâces de choix et un précieux accroissement de fidèles. *Sanguis martyrum, semen christianorum !*

LA POMME MIRACULEUSE

Les parents s'opposaient à leur mariage.

Ceux de la jeune fille étaient de riches fermiers qui, à force d'économies et d'une savante conduite des affaires, allaient bientôt devenir propriétaires. Le père surtout ne voulait pas voir ses enfants quitter, pour une autre situation, les soins parfois pénibles de la culture et du bétail, leur eût-on offert la plus belle place du monde !

On trouve encore en Bretagne des paysans sensés

du genre de ce père de famille qui préfèrent leur rude et sain labeur de chaque jour, au luxe des richesses.

Quant au jeune homme, auquel il ne restait plus que sa mère et deux frères, il était ce qu'on appelait "noble," et il répugnait à sa famille de le voir contracter une sorte de mésalliance.

Mais bien fins seraient ceux qui trouveraient moyen d'empêcher deux jeunes cœurs qui se sont compris à distance, de se réunir ! Aussi nos deux amoureux, malgré la défense des uns et la désapprobation des autres, se voyaient-ils assez souvent, ou s'ils ne pouvaient toujours se parler, trouvaient du moins le moyen de correspondre en cachette.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils menaient ce petit manège plein de charmes, lorsqu'une après-midi notre jeune homme, en passant par un champ voisin de la ferme où habitait celle qui lui avait dérobé son cœur, aperçut une cornette blanche sur le rebord d'un fossé, dans une pâture, tout près de l'endroit qu'il traversait. Il ne douta pas un instant que la propriétaire de la cornette dût aussi se trouver près du fossé, et, sentant son cœur battre, il ne savait pourquoi, il résolut de longer la haie de l'autre côté de façon à pouvoir jeter un regard indiscret sur la fillette qui devait se trouver-là. Puis si ses soupçons se confirmaient, eh ! bien...

Le voilà donc, se courbant et marchant en prenant soin de faire le moins de bruit possible. Quand il se crut arrivé en face de l'endroit où il supposait la fameuse cornette, il se releva un peu et, écartant doucement les ronces, jeta un regard furtif de l'autre côté.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien elle qui se trouvait assise au revers du fossé, occupée à filer quelques brins de laine au bout de sa quenouille. Seulement, elle ne semblait pas du tout penser à ce qu'elle faisait. De temps à autre, elle laissait tomber son ouvrage et son regard vague se perdait dans une rêverie, pleine de charmes, sans doute. L'impudent, il osa croire qu'elle pensait à lui !

Déjà il se préparait à chercher un endroit propice pour se faufiler de l'autre côté, quand, par hasard, ses yeux tombèrent sur une espèce de corps étendu à quelques pas de sa chère petite paysanne. Tout à l'heure, il avait pensé que c'était un chien que celle-ci avait emmené pour garder les quelques animaux qui brouaient dans la pâture, mais voilà qu'à son grand mécontentement, il s'apercevait qu'il s'était trompé. Le corps venait en effet de se redresser, et il avait reconnu un des petits voisins de son amoureuse—gamin âgé d'une dizaine d'années.

Que faire ? Vous voyez d'ici le désappointement et l'embarras de notre héros. Passer de l'autre côté et parler à son amie malgré la présence du petit garçon, il n'y fallait pas songer, car celui-ci, en rentrant le soir, ne manquerait pas de répéter, à qui voudrait l'entendre, que le monsieur du château voisin était venu causer avec sa compagne.

Ne sachant à quoi se résoudre, le jeune homme se tournait de côté et d'autre, semblant demander conseil à ce qui l'entourait. En jetant ainsi ses regards autour de lui, il aperçut, en arrière, un pommier qu'il n'avait pas remarqué en se faufilant le long de la haie. Sa résolution parut aussitôt prise : toujours courbé et écartant avec soin les tiges de blé qui le séparaient de l'arbre, il se dirigea vers celui-ci dans lequel il cueillit une demi-douzaine de fruits. Puis, revenant à son poste d'observation, il commença par en jeter une de l'autre côté du buisson de manière à attirer l'attention de la fillette sans que le petit garçon le remarquât, espérant qu'elle comprendrait ce que cela voudrait dire. Mais il paraît qu'il calcula mal son coup, car sa pomme, au lieu de tomber dans le tablier de celle à qui elle était destinée, s'en alla précisément rouler près de l'endroit où le petit garçon s'était étendu de nouveau. Celui-ci ne fit qu'un bond sur ses pieds, et sa bouche démesurément ouverte disait assez son étonnement.

—Regardez donc, mam'zelle Jeanne, s'écria-t-il, une pomme qui vient de tomber des ronces, là.

Mais Mlle Jeanne, elle, avait compris et ne savait comment expliquer ce que le gamin était bien près de regarder comme un miracle.

Ce fut bien autre chose quand il en arriva une autre,

puis une troisième, et que cela ne semblait pas vouloir finir.

L'enfant battait maintenant des mains, criant.

—Oh ! mais regardez donc, regardez donc les belles pommes ! Elles sont bien plus belles que les nôtres, à nous, pas vrai ?

La jeune fille prit le parti de le laisser croire aux miracles de ce genre et, plus songeuse encore qu' auparavant, fronçant pourtant légèrement les sourcils, elle se remit à filer.

Satisfait d'avoir pu faire remarquer sa présence, notre amoureux, de son côté, s'en alla, se disant cependant qu'elle aurait bien dû trouver un prétexte pour passer de l'autre côté de la haie. Mais quand est-ce qu'une femme consent à se laisser aller aux sentiments qui l'agitent dans un cas semblable ? Bien rarement, croyez-moi.

Le soir en ramenant les animaux à la ferme, le gamin n'eut rien de plus pressé que de courir dire à sa mère :

—Tu ne sais pas, m'man ; comme j'étais cette après-midi avec Mam'zelle Jeanne dans la pâture du clos, j'ai vu tomber des pommes des ronces de la haie, près de laquelle nous étions assis tous deux. Tiens, regarde comme elles sont belles !... et dis-moi comment ça peut se faire.

Mais la bonne femme qui connaissait la situation de sa petite voisine, et qui l'aimait bien, comprit ce dont il s'agissait :

—Ne parle jamais de cela à personne, Pierrot, dit-elle ! Si tu te tais, et si tu es encore bon petit, il t'en tombera encore comme cela de temps à autre. Seulement tiens ta langue...

Inutile d'ajouter que nos deux amoureux réussirent à faire leurs parents consentir à leur mariage et que Pierrot, bien qu'il soit très souvent retourné près de la haie miraculeuse, n'a plus jamais vu d'autres pommes tomber des ronces. Il n'a jamais pu comprendre comment cela s'était fait ce jour-là... et il ne le comprend pas encore. —A.-H. DE TRÉMAUDAN.

LA VACHE DE L'IRLANDAIS

Un catholique, un Irlandais, menait sa vache paître près du pré d'un certain ministre. Un jour, la vache mal surveillée passe dans la propriété du *clergyman*. Celui-ci s'en aperçoit. Il appelle le propriétaire qu'il savait être catholique et lui dit :

—Je suis en droit de vous faire un procès, mais, réflexion faite, je ne vous mènerai pas devant le juge si vous voulez venir à mon église, dimanche.

Notre homme, alléché par l'offre, répondit :

—*All right !*

Le dimanche arrivé il se rend au temple : Joie et triomphe du ministre ! A une heure de là, toujours dans la matinée, ce dernier sorti par hasard rencontre son paroissien.

—A la bonne heure, dit le révérend, vous êtes venu chez moi ce matin, je vous félicite, mais où allez-vous donc maintenant ?

—Quelle question ? répond notre homme, je vais à l'église catholique.

—Vous avez accompli le précepte chez moi, ce n'est pas nécessaire d'aller à votre église, pourquoi faire ?

—Oui, je suis allé, il est vrai, au temple ce matin, mais c'était pour ma vache, maintenant, je vais de ce pas à l'église catholique, mais pour moi !

Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées.

Un prince ne se montre jamais plus grand à ses ennemis que lorsqu'il use envers eux de générosité et de clémence.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui en aime déjà un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime ; l'indifférente, celle qui n'aime rien.



LES BONS AMIS

A L'INNOMÉE

*Sous un nuage noir comme un funèbre voile
Lorsque chaque astre au ciel s'obscurcit et s'éteint,
Le voyageur perdu cherche sa route en vain.
Vous êtes mon étoile.*

*Lorsque l'hiver blafard sur le sol attristé
Étend son linceul blanc de frimas et de givre,
Les choses de l'été bientôt cessent de vivre.
Vous êtes mon été.*

*Lorsque des feux du jour la nuit reste embrasée,
Tout s'affaisse et se meurt, morne, fiévreux et las ;
Sans les pleurs de la nuit, la plante ne vit pas.
Vous êtes ma rosée.*

NICOSTRAT LE VEILLEUX.

Avril 1898.

MONOLOGUE POUR UNE JEUNE FILLE

LEQUEL DES DEUX ?

(Gaiement.)

Il m'arrive une chose vraiment extraordinaire, surprenante, inattendue ! Et je pourrais bien employer toutes les épithètes de Mme de Sévigné pour vous préparer à la révélation de la chose qui me surprend moi-même.

Voici les faits :

J'ai été élevée avec mon cousin Albert : ma tante habitait avec maman ; naturellement nous avons été élevés ensemble ; il a deux ans de plus que moi ; absolument comme frère et sœur, donc !

Est-ce qu'on peut aimer son frère comme... enfin comme un fiancé, un futur mari ?... Allons donc !

Il allait au collège, moi, je restais à la maison ; je le voyais rentrer le soir avec... les oreilles rouges—parce qu'on les lui avait tirées,—ou bien, un œil bleu, enflé, une joue égratignée, un nez écorché,—parce qu'il s'était battu.

Des fois, il revenait déchiré ; un trou à sa culotte.

Oh... comme je me moquais de lui ! Je lui faisais les cornes !

Et puis, il était barbouillé d'encre, sur le front, les joues, le bout du nez !... les mains malpropres !...

Il n'était pas soigneux ! ses souliers n'avaient pas de cordons... il perdait son chapeau, oubliait sa cravate... entraînait en coup de vent dans la chambre, vous marchait sur les pieds, ou, maladroitement, vous mettait son coude dans l'œil...

En voilà assez, je pense, pour vous le faire connaître... quand il avait dix ans !... Ah !... il est vrai qu'en grandissant, il a perdu ces défauts-là, et que... oui, tout de même l'orgueil s'en mêlait ; il est aujourd'hui, à vingt-deux ans, très soigné de sa personne, mais, bref, je n'avais pas pour lui autre chose que l'affection d'une sœur pour son frère.

(Elle se promène doucement.)

Lui... oh ! c'était autrement.

Il me dorlotait, me protégeait, me défendait contre les chiens qui me faisaient peur ; me donnait des fleurs, m'apportait des nids ; me dédiait ses poésies, ses dessins, etc., etc..., quand il avait douze ans, il m'appelait " sa petite femme " et... nos mamans riaient en nous faisant marcher devant elles ! Lui, plus grand d'une tête, voilà tout ; plus fort que moi ; moi moqueuse et riant toujours !

(Elle rit.)

Mais, à la longue, ça m'ennuyait. Cette manie de s'occuper de moi, de prendre mille petits soins qui faisaient rire les autres, ça me déplaisait ! Je le taquinais, je le repoussais, je le faisais pleurer quelquefois...

Maman m'appelait méchante, et j'étais honteuse ; je me sauvais pour ne pas le laisser voir ; et je cherchais tous les moyens de me soustraire à ce que j'appelais une tyrannie.

Enfin, je vais me marier ; et l'on ne dira plus que je suis une petite fille déraisonnable...

Oh !... quand je pense que je vais me marier ! (Elle rit.)

Et... avec qui ?...

On me présente un jeune homme ; grand... grand... grand...

(Elle lève le bras.)

Long comme ça ! Et, maigre, maigre, maigre... Un monocle dans l'œil ; une moustache cirée ; habillé !... un vrai fashionable...

(Baisant le bout de ses doigts)

Tout à fait le dernier cri ! cela m'amusait, moi, de penser qu'il me trouvait à son goût, qu'il voulait être mon mari...

Car pour l'aimer...

(Faisant la grimace)

Non... vous ne pensez pas que je puisse avoir si mauvais goût !... Oh, non ! ça ne vient pas si vite que ça !... mais, pour taquiner Albert, je lui dis que ce monsieur-là était bien, à la bonne heure ! qu'il avait de très jolies manières, qu'il me plaisait énormément, et que... oui, j'allais peut-être bien consentir à l'épouser.

Paf !... voilà mon grand bête de cousin qui devient un peu fou... qui me menace de se tuer, de tuer tout le monde... je me sens ennuyée... tiens ! je n'aime pas le scandale. Pourtant, je suis entêtée ; je crie que je ferai ce que je voudrais ! et qu'il se mette à concourir si cela lui va ! j'épouserai celui des deux qui me plaira le plus...

Quelle comédie !... quel jeu !... enfin, vous allez juger si vous auriez fait comme moi, et lequel des deux j'ai choisi.

(Déclamant.)

Une promenade en bateau,
Un beau dimanche !
J'aime tant aller sur l'eau,
En robe blanche !
Le soleil était tout en feu
Dans l'onde rose ;
Pour moi, je faisais un jeu
De toute chose !

Les oiseaux chantaient sur les branches,
Avec mon cœur ;
C'était le plus beau des dimanches,
Un vrai bonheur !...

(Doucement, riant.)

Maman, ma tante, Albert et moi... et, monsieur qu'on avait invité, nous allions dîner à Suresnes.

J'étais très gaie, car Albert faisait une figure à me faire pouffer de rire. (Avec mystère.)

Tout d'un coup : oh ! quelle émotion ! des enfants sur la berge s'amusaient, nous les regardions, ces marmots roses ; quand, soudain, l'un des plus petits tombe, roule sur le bord, ne peut se retenir aux herbes, et... disparaît dans l'eau étincelante...

Des cris retentissent !

—Sauvez-le !... m'écriai-je.

Albert ne met pas une minute de réflexion. Il se précipite, et va repêcher le petit.

Oh ! que mon cœur battait fort !... plus de beau temps, de beau soleil, partant plus de joie !...

Si Albert restait dans la Seine, je sentais que je m'y jetterais aussi !

Une anxiété de deux minutes qui me parurent un siècle !

Mais, Albert est si bon nageur !

Vif, adroit, leste, courageux ! Il revient avec l'enfant dans ses bras !

(Avec explosion.)

Que le soleil était en fête !
Ce beau dimanche !
Je me sentis un peu pompette
Ma robe blanche,
Je la tenais sur ma tête
Pour l'essuyer...

Savez-vous ce que dit ce monsieur grand, maigre, chic ?

Il dit de sa voix cassante, sans trembler :

—Moi... je n'aurais pas mouillé le bout de ma botte pour sauver un sale moutard comme ça !...

—Et moi, répondis-je en éclatant, sans me gêner, je ne salirai pas ma main en la mettant dans la vôtre.

Et puis, j'ai embrassé mon cousin, à pleines joues, en lui soufflant à l'oreille :

—Es-tu bête d'avoir cru un seul instant que je pourrais épouser un autre que toi !... N'ai-je pas été toujours ta petite femme ?...

Voilà comment j'ai choisi entre les deux ! cela vous paraît peut-être naturel, mais, pour moi, c'est la chose la plus surprenante, la plus drôle du monde, et je ne l'aurais jamais cru !...

(Elle rit.)

Je vous invite à ma noce !...

(Elle sort en riant.)—MARIE DE BOSGUÉARD.

NOS FLEURS CANADIENNES

LE CHÊNE

Chêne vient de *cen* ou *chen*, beau en sous entendant arbre et *quercus* de *Kair* et *quez* : bel arbre, ainsi les noms français et latin de cet arbre sont tous deux d'origine celtique. Cela n'est pas étonnant si l'on songe que le chêne était dans les Gaules un objet d'admiration et de crainte.

Le fruit du chêne, le gland, a une saveur tantôt amère, tantôt agréable, selon l'espèce qui le produit.

Le bois de cet arbre est solide et durable. Il est excellent pour le chauffage et recherché pour la charpente et l'ébénisterie. Son écorce produit le *tan* employé pour la préparation des cuirs ; elle possède



aussi des propriétés médicinales, qui en font un succédané du quinquina. Sur les bourgeons de chênes, on recueille les *noix de galle*, excroissances utilisées dans le commerce pour faire des encres et des teintures noires. Enfin c'est d'une espèce de chêne, le *quercus ruber* que nous vient le liège dont les usages sont connus de tous.

En ce pays, nous n'avons que peu d'espèces et aucune n'atteint les proportions qu'on leur voit prendre en Europe et aux Etats-Unis.

A. J. Massicotte

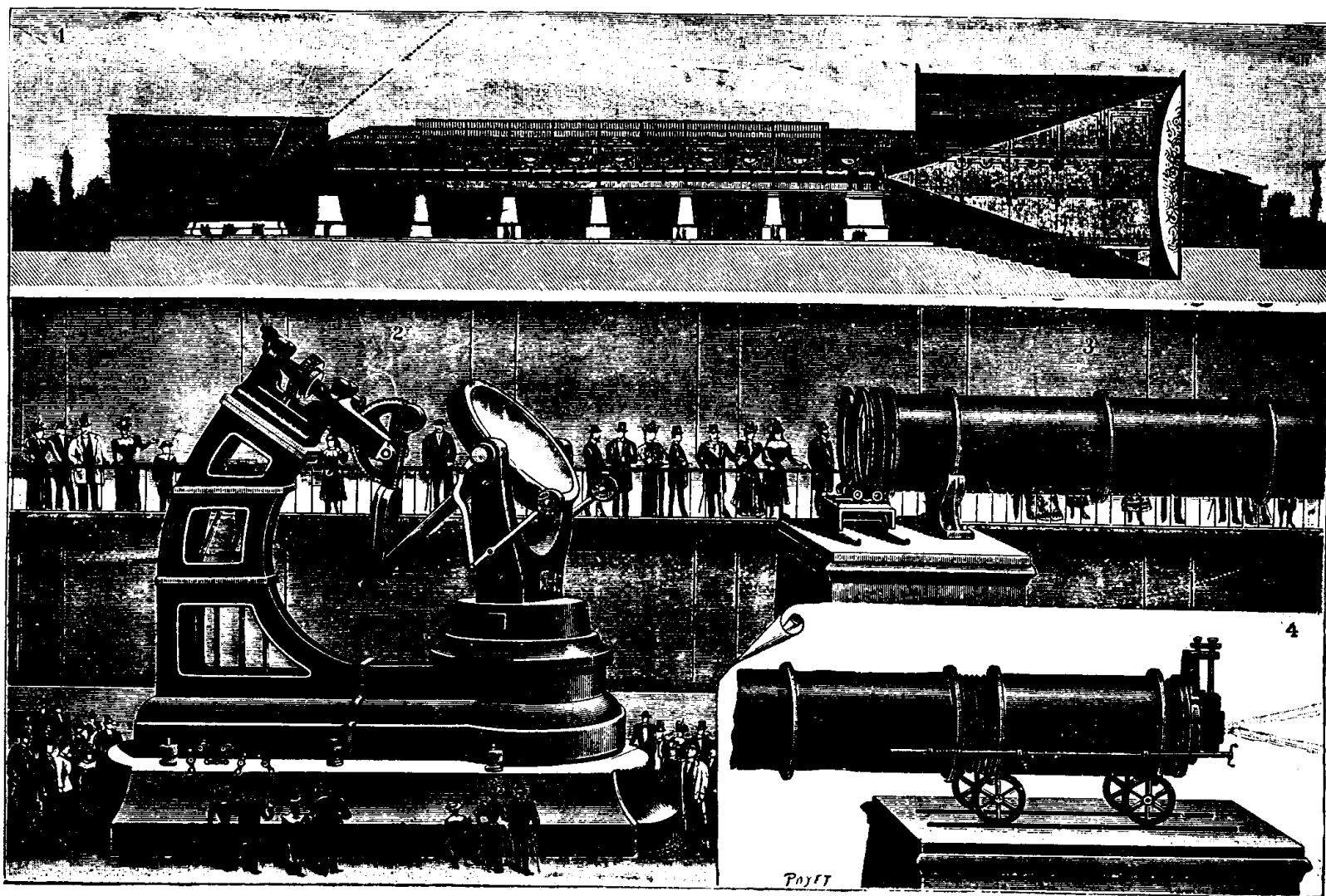
(Reproduction interdite)

UNE NOTE

Un prêtre distingué, frère d'un membre les plus en vue de notre Chambre des Communes, a daigné nous charger d'une bien agréable mission dont nous nous acquittons présentement—prieant ce vénérable ministre de Dieu de nous pardonner notre retard, causé par la maladie.

Monsieur l'abbé Em.-B. Gauvreau, résidant à Beardsley (Minne), a été choisi par le comité de l'Université catholique Notre-Dame (Indiana), comme directeur de la section canadienne du *Memorial Hall*, où sont réunis tous les souvenirs, documents, archives, pièces de toute nature, livres, etc., concernant les travaux des missionnaires français ou canadiens, soit par rapport à leurs labours apostoliques, soit par rapport à leurs excursions, à leurs découvertes.

Ce département, nous écrit le dévoué prêtre, Monsieur l'abbé Gauvreau, est visité par des quantités de touristes de tous les points des Etats-Unis : aussi, son musée, créé à l'honneur de l'Eglise et du nom canadien, réunit-il tous les suffrages tout en attirant tous les éloges. Monsieur l'abbé Gauvreau a déjà constitué là une galerie complète des évêques canadiens (cent dix portraits), leurs vies, leurs mandements. En ce moment, ce zélé prêtre cherche à se procurer tous les



1. Vue générale du grand télescope, et coupe de l'écluse où il sera installé ; 2. Le grand miroir, ou sidérost ; 3. Extrémité du grand télescope faisant face au miroir ; 4. Oculaire ou extrémité du grand télescope faisant face à l'écran

LE GRAND TÉLESCOPE DE L'EXPOSITION DE 1900.—Voir l'article, page 819

ouvrages écrits par le clergé canadien, livres, monographies, histoires de villes ou de villages, livres de science, de littérature, de théologie, etc. Beaucoup de prêtres auteurs lui ont fait hommage, avec grand plaisir et immédiatement, de ce qu'ils ont produit.

Monsieur l'abbé a bien voulu associer LE MONDE ILLUSTRÉ à son œuvre si chrétienne en même temps que si patriotique ; il prie donc tous nos bienveillants lecteurs, voulant coopérer à son œuvre, et possédant quelque ouvrage de prêtre canadien, dont ils se défieraient, de nous adresser cet ouvrage, que nous ferons à notre tour, parvenir à son destinataire, selon ses instructions.

Nous osons espérer que beaucoup de nos lecteurs répondront à notre appel—puisque c'est pour l'honneur du nom canadien.

Adresser à M. Firmin Picard, rédaction du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal. Bien observer l'adresse.

FIRMIN PICARD.

ETYMOLOGIES CURIEUSES

BUDGET.—Le mot *budget*, qui joue un si grand et si important rôle dans nos Chambres constitutionnelles, a une origine assez curieuse.

Lorsque le célèbre ministre Pitt allait présenter, au Parlement anglais, les états des recettes et des dépenses présumées de l'année suivante, il apportait tous ses projets de lois et ses plans de finances dans un grand portefeuille de cuir, appelé en anglais *budget*.

Aussitôt qu'on voyait arriver Pitt avec son portefeuille, les députés s'écriaient : " Ah ! voilà le *budget* ! "

Le mot resta, et a été généralement adopté depuis pour désigner les recettes et les dépenses d'une société, d'un Etat, d'une commune, etc.

AMIRAL.—Le mot *amiral* nous vient de l'Arabe :

amir ou *émir*, qui veut dire : chef d'armée, seigneur, gouverneur.

Au huitième siècle, les Arabes descendirent sur les côtes de la Guyenne et du Poitou, après s'être rendus maîtres d'une grande partie de l'Espagne. Le général des armées navales était *Amir-al-Muslimir*, c'est-à-dire *Prince des fidèles*. C'est justement du nom de ce général qu'on a formé notre nom commun d'*Amiral*.

ETIQUETTE.—Dans le temps où, au barreau, la langue latine était en usage, les avocats et les procureurs écrivaient dans leurs procédures ou dans les sacs à procès : *Est hic quæstio inter N et N.* (C'est ici l'état de la cause entre tel ou tel). Et par abréviation : *Est hic quæst*, etc. Plus tard on écrivit : *estiquette* et longtemps après, en remplaçant l's par un accent aigu on écrivit : *étiquette*.

RATAFIA.—Au moment de conclure une affaire importante, les anciens prenaient du meilleur vin du cellier et buvaient après avoir prononcé ces paroles : *Res rata fiat* (que la chose soit ratifiée) ; on ne revenait jamais sur un tel acte.

Les deux derniers mots se sont conservés pour désigner une liqueur faite d'eau-de-vie, de sucre et de fruits.

Paul Carmel.

LES NOCES D'OR

(Voir gravure)

Quels bons vieux !... Que cela fait de bien de les voir se témoigner tant d'affection !

Ils ont renouvelé leurs serments d'amour, faits cinquante ans auparavant au pied des autels ; contrairement à la rose si jolie que l'heureux jubilaire offre à son épouse bien-aimée, rose qui sera flétrie le soir,

leur amour ne s'est point flétri : voyez-les, et jugez-en vous-mêmes !

Quant à nous, c'est du fond du cœur que nous disons à nos aimables lectrices, à nos bienveillants lecteurs, jeunes ou vieux, riches ou pauvres :

" C'est le bonheur que nous vous souhaitons ! "

FÊTE DE Mgr RACICOT

Le 20 avril de ce mois, à l'occasion de la fête patronale de Mgr Racicot et de sa récente élévation à la prélature, S.G. Mgr Bruchési, notre révérendissime archevêque, réunissait en un banquet tout familial MM. les chanoines honoraires et MM. les vicaires forains de son diocèse.

Mgr Racicot nous permettra-t-il de joindre nos modestes vœux de bonheur, mais du moins, vœux sortant du cœur, à ceux qui lui ont été exprimés alors ?

LA RÉDACTION.

IL FAUT S'ARRÊTER A L'AISANCE

Celui qui s'est assuré une demeure propre, simple et élégante, et une table saine, ne devrait rien demander de plus pour les sens, mais il devrait consacrer son loisir, et ce qu'il peut épargner sur son salaire, à son éducation et à celle de sa famille, au meilleur enseignement et à des relations agréables et utiles, à la sympathie et aux devoirs de l'humanité, enfin à la jouissance du beau dans la nature et dans l'art.

Malheureusement, on se laisse souvent séduire par l'envie de rivaliser de luxe avec ses voisins riches, au lieu de s'élever sagement au-dessus d'eux par de nobles conquêtes ; on se condamne à la stérilité de l'intelligence, à l'infécondité de l'esprit et de l'imagination, à la privation des jouissances les plus pures et les plus élevées, à l'ignorance, sinon au vice, pour une vaine espérance.



SCENE D'INTERIEUR



Photo. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

MONTREAL. — Le Saint-Laurent avant la débâcle, (vue prise de la rue Bonsecours)



REFLEXION

L'ENFANT AUX CHANDELLES (*)

Depuis près de deux heures, la flèche d'une très lointaine église, tel un doigt levé, m'avait fait signe à l'horizon, par-dessus une interminable forêt de pins sans chansons d'oiseaux, sans bruissements de feuilles, sans filets d'eaux argentées. Je marchais à présent sans plus l'apercevoir, les arbres me masquant tout à fait sa vue. Mais je la devinais, là, derrière les conifères immobiles et, de l'église qu'elle dominait, me venait comme une invitation à la paix du cœur et au repos du corps, dans un bon village tranquillement couché à l'ombre de l'église comme un chien docile aux pieds de son maître. Enfin, sur l'azur du ciel qui déjà passait au bleu sombre, se découpait très nettement tout près de moi, presque sous mes yeux, la silhouette gracieuse d'un clocher. Tout autour, dans une éclaircie des bois, s'étalait un gros bourg, nonchalant, aux toits de schistes olivâtres. Comme il devait faire bon vivre là, dans cette oasis, séparée pour ainsi dire du reste du monde par la ceinture de cette immense forêt, d'une telle silencieuse immobilité, qu'on l'eût dite taillée dans un marbre vert et noir.

Comme je m'acheminais vers l'église, désireux de présenter mes hommages au Maître, je croisai un bon curé absorbé, le nez dans son bréviaire, lisant péniblement, à cause de la rareté de la lumière à cette heure. Nous nous saluâmes. J'allai heurter à la porte de l'église, déjà fermée. Au moment où je me décidais à quitter la place, marri et vexé d'avoir trouvé porte de bois chez le bon Dieu, je vis le vénérable ecclésiastique au bréviaire revenir sur ses pas, clefs en mains. Il s'arrêta interdit devant moi et, me dit en me fixant :

— Vous ne me reconnaissez pas, cher monsieur ? Ai-je donc tant vieilli ?

Non, je ne reconnaissais pas...

— Vous ne vous rappelez pas l'abbé Leflô ? questionna mon interlocuteur.

Je fus tout heureux de retrouver, après dix longues années d'oubli, dans ce paisible village, un ami d'autrefois.

— Venez vous reposer chez moi d'abord, me dit l'abbé, nous reviendrons tout à l'heure dire bonsoir ici. Le bon Dieu se porte... à la fin de la procession.

Quand nous eûmes refait connaissance et renoué cette chaîne du souvenir qui va du passé au présent, l'abbé me proposa une halte dans ce qu'il appelait sa vieille église.

Sa vieille église ! mais c'était tout bonnement une petite cathédrale, un vrai bijou ogival !

La nuit commençait à tomber lorsque nous entrâmes. C'était l'heure propice à la prière.

J'avais à peine fait trois pas, que l'abbé s'arrêta pour me glisser à l'oreille :

— Vous verrez un homme en prière assis, là-bas, — et son doigt me le désignait ; ne vous étonnez pas. Il est ici, même quand personne n'y est ; je vous donnerai tantôt l'explication du mystère.

On pense si ce détail, peu vulgaire, piqua ma curiosité.

— Voilà, expliqua l'abbé, me désignant une statue — celle justement devant laquelle l'homme était en prière — voilà la grande dévotion d'ici et de vingt lieues à la ronde.

C'était une image de l'Enfant Jésus tenant en main une pauvre chandelle allumée.

— Elle brûle ainsi nuit et jour, me dit mon guide, du premier janvier à la Saint-Sylvestre. Dans le peuple on ne connaît la statue que sous le nom de l'Enfant aux Chandelles.

A ce moment, je regardai l'homme énigmatique... J'ai rencontré, en ma vie, dans les hôpitaux, les prisons et les asiles d'aliénés, de bien étranges figures, mais celle-ci dépassait, en horreur et en tristesse, tous les visages vus déjà. La face était terreuse et semblait celle d'un homme mort depuis longtemps. Ce n'était pas une tête humaine, mais un crâne de squelette.

Ce qui était particulièrement effrayant, c'était les yeux, si on peut nommer ainsi les deux trous vides qu'il avait là dans la face, et par lesquels il semblait

que les globes oculaires avaient véritablement pris la fuite, tant l'orbite paraissait profonde.

— C'est un aveugle ? demandai-je à l'abbé ?

— Mais non, me fut-il répondu, c'est tout au plus une demi-cécité.

— Mais ?

— Je vous raconterai cela tout à l'heure.

L'Église, entrevue dans l'ombre, devait être mer veilleuse et pourtant je ne lui accordai, je l'avoue, qu'un coup d'œil distrait. Ce qui m'intéressait surtout ce que j'aurais voulu visiter, c'était l'âme de cet homme.

— Pas d'odieuse musique, pas de bedeau, pas de chaisier, dis-je en sortant à l'abbé qui me tendait son doigt trempé d'eau bénite, quel rêve pour un croyant ! Je remercie Dieu d'avoir fixé ma bonne étoile de touriste au-dessus de votre cure, mon cher abbé.

— Pas de sacristain ! Ah ! vous les laissez donc beaucoup ces pauvres gens ?

— Je ne suis pas haïssant ; non, pas même du moi tant exécré de Pascal ; et pourtant, j'éprouve vis-à-vis de certaine espèce d'homme une aversion tellement invincible, que je me suis toujours refusé de reconnaître en eux mes semblables. Tels ces bimanies odieux et fatals que vous appelez des sacristains et que je nomme, moi, des croque-sous. Certes, je ne porte pas l'humanité entière dans mon cœur, mais enfin on s'arrange pour éviter la rencontre de ses spécimens par trop désagréables. Avec un peu de bonne volonté, on se gare des huissiers ; on n'appelle les médecins qu'à la dernière extrémité ; quant aux croque-morts, mon Dieu, c'est à peine si on les entrevoit à travers ses larmes ; mais essayez donc d'éviter des gens vis-à-vis desquels le droit d'asile aux pieds des autels n'existe pas, puisque c'est là justement qu'ils viennent vous relancer.

L'abbé sourit discrètement.

— Il faut cependant des sacristains !

— Permettez-moi, mon cher curé, de ne pas être de cet avis. La simple possibilité d'une fonction clérical, telle que celle du croque-sous, me paraît monstrueuse. Quant à la circulation incessante autour du fidèle, pendant le sacrifice de la messe — ce renouvellement du Calvaire — de ce rapace errant, en quête de sa proie accoutumée de billon, je la juge attentatoire à la dignité du croyant et à la majesté du christianisme. C'est une insulte, c'est un sacrilège !

Jésus-Christ a, par deux fois, chassé les marchands du temple.

Lors de la première expulsion, il dit à ces trafiquants, désignant leur marchandise : Emportez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon père, une maison de trafic.

La deuxième expulsion fut accompagnée des mêmes paroles sévères et menée à coups de cravache. Et je trouve, à ce propos, dans saint Marc (ch. XI, v. 16), cette remarque intéressante : Jésus ne souffrait pas que personne transportât d'objets par le temple.

Une troisième et cette fois définitive expulsion serait vraiment urgente pour nous débarrasser des croque-sous, ces successeurs des trafiquants cravachés par le Maître.

Le clergé, ou plutôt les fabriques, objectent (la belle

objection !) les nécessités du culte, le besoin d'argent. Je ne nie pas ces exigences matérielles ; je réprovoque seulement l'emploi de tel répugnant moyen pour se procurer les ressources financières : le croque-sous.

A l'église, les places doivent être gratuites. Les sacrements le sont bien ! Conçoit-on ceci, par exemple : un pauvre vient de communier, il se relève, va s'agenouiller tout auprès et là la tête dans les mains, s'abîme dans sa joie de croyant ; survient le croque-sous — ces gens ne respectent rien, — si le malheureux n'a pas de quoi payer la taxe des bancs, il se voit contraint de battre en retraite vers le fond de l'église, trop heureux si on ne l'expulse pas du sanctuaire !

— Cela ne se passe pas ainsi dans notre église.

— Oh ! je n'en doute pas, mon cher abbé...

— Et cependant, je n'oserais certifier que jamais personne, ici, n'a commis le crime d'éloigner de Dieu un pauvre... Vous avez entrevu tout à l'heure, un malheureux dont l'histoire lamentable justifie presque vos anathèmes aux croque-sous. L'homme que vous avez pris pour un aveugle, et que je viens d'enfermer dans l'église, tout seul, dans la nuit, est un ancien sacristain. Revenons, je vous dirai un épisode de cette étrange existence.

L'abbé Leflô me donna quelques renseignements archéologiques concernant son église, mais il s'aperçut sans doute, à mon inattention, que ce que j'attendais, c'était non l'histoire faite de pierre, mais l'histoire pétrée de chair et de sang.

— Cet homme expie, parla le prêtre, il expie un grand péché particulier ; il a contrevenu à cet ordre : "Laissez venir à moi les petits enfants."

Et le prêtre me raconta brièvement, comme s'il avait craint de trop peser sur la faute, l'histoire que voici :

L'homme étrange était, il y a quinze ou vingt ans, le sacristain de cette église. A cette époque, certain soir d'hiver, après le salut, comme il faisait, selon son habitude, sa tournée d'inspection dans l'église vide, avant la fermeture définitive, il remarqua qu'un petit enfant venait d'allumer une mauvaise chandelle fumeuse devant l'autel de la Vierge.

L'enfant, demeurant en prière malgré l'ordre de sortir, le sacristain, brutalement, l'avait jeté hors de l'église. Il avait fallu l'emporter de force, le pauvre petit, qui criait à tue-tête : "C'est pour ma mère ! C'est pour ma mère !" Mais le petit, à peine sur le pavé, était revenu à la charge en lançant, aux oreilles du sacristain brutal, l'épithète d'Isariote, que justifiaient ses cheveux roux.

— Isariote ! Isariote ! avait crié et recréé l'enfant.

A cette injure, le sacristain, exaspéré, avait marché droit sur la pauvre chandelle fumeuse et, l'arrachant tout allumée, l'avait piétinée à grands coups de talon.

Ce fut en vain que le sacristain s'acharna sur la chandelle allumée par l'enfant pauvre ; il l'écrasa sans parvenir à l'éteindre, et elle constitua bientôt, cette chandelle, comme une vaste hostie blanche qui flamboyait. Prodige plus merveilleux encore : le sacristain vit tout à coup la lampe qui brûlait devant le tabernacle jeter une grande flamme rouge, puis s'éteindre ; ainsi aussi s'éteignirent trois lampes votives qui brûlaient dans cette même église.

LES MÉFAITS DE LA DERNIÈRE NEIGE



(*) Contes Inquiets, chez O. Schepens et Cie, Bruxelles.

Quand l'abbé Leflô en fut arrivé à ce point de son récit, il se tut.

Qu'on s'imagine ce récit rapporté dans le silence d'une cure, dans un village perdu en pleine forêt, à deux pas de l'endroit où les faits se sont passés, près du témoin demeuré comme un commentaire terrible et vivant !

Le sacristain fut retrouvé le lendemain matin, inanimé, dans l'église.

Tous les lampadaires étaient bien éteints, seule la chandelle achevait de se consumer : elle avait fait, sur la dalle bleue, une grande tâche graisseuse qu'on aperçoit encore.

Depuis cette époque, acheva l'abbé, l'homme que vous venez de voir a perdu successivement l'ouïe, la parole et la vue. Peut-être en ce qui concerne la vue, n'y a-t-il que perte partielle. Toujours est-il que c'est lui qui entretient cette chandelle allumée dans la main de l'Enfant-Jésus, statue qu'il a payée lui-même et devant laquelle, depuis tant d'années, il prie et expie. Vous vous expliquez maintenant ce vocable étrange : *l'Enfant aux chandelles*. Quant au petit, jeté brutalement à la porte de l'église, il a eu une destinée presque aussi étrange que celle de son persécuteur : il a disparu le lendemain de cette aventure et nul n'a jamais pu retrouver sa trace.

Nous causâmes fort tard, ce soir-là, et la gent sacristine passa quelque très dur quart-d'heure.

Mon aversion pour les sacristains datait de loin. De mes calmes souvenirs d'enfance, je vis surgir tout à coup la caricaturale silhouette d'un de ces vilains croque-sous qui amusa fort mon hôte. Le bonhomme s'appelait Stanislas Debuigne, de son vrai nom, mais il ne nous était connu que sous le sobriquet de "Vieux Debune," ou sous celui plus expressif et plus imagé de "Cronte Tête." Debuigne était chaisier de l'église de mon village, où on l'appelait vulgairement le "cache cheins." Ce type grotesque eut fait la joie de Balzac. Je le vois encore : de taille moyenne, mais rapetissée par la voussure de son dos, survenue avec les années ; la tête un peu inclinée sur l'épaule droite, "Cronte," comme on disait dans le patois de chez nous ; le crâne garni à son sommet—si on peut appeler ça garni—d'une méchante perruque roussâtre qui laissait voir, vers le cou, quelques mèches authentiques, mais d'une autre teinte : la face profondément zébrée de rides, le tout de la couleur douteuse des parchemins anciens ; le cou encerclé à triple tour dans une cravate de soie noire usée jusqu'à la trame ; les mains en palettes ou plutôt en pattes de taupes, tapies perpétuellement dans les manches de son habit, rejointes et formant manchon, la gauche dans sa manche droite et la droite dans sa manche gauche, et avec cela toujours vêtu de drap noir épais, ancien, usé, terni... Voilà pour le physique ; le moral était à l'avenant.

Le vieux était la terreur des sans-le-sou. Son intranquillité notoire de chaisier rapace l'avait rendu redoutable aux grands comme aux petits. Malheur à qui ne possédait pas les deux centimes (un demi-centin) du tarif ! A cette constatation, le petit vieillard retrouvait soudain sa poigne de trente ans, et secouait énergiquement le téméraire de sa chaise, et on se le tenait pour dit. C'est dans la main de ce cerbère, ou plutôt dans cette patte puante le billon, que, pendant de longues années, le dimanche, je laissai timidement tomber de ma blanche main d'enfant veinée de bleu, les deux centimes traditionnels ! Je n'avais jamais été secoué de ma chaise comme quelques-uns de mes compagnons de messe ou de vêpres ; je croyais même me souvenir que ce féroce bedeau m'honorait de son regard le plus aimable, je devrais dire le moins venimeux, et pourtant j'éprouve quelque satisfaction à l'englober dans mon aversion générale pour ses pareils et à l'assurer, rétroactivement, de ma plus parfaite antipathie.

Sans partager toute la violence de mon aversion pour ce "prochain," mon cher ami, le bon curé, convenait "que les fabriques, suivant le mot de Léon Bloy, ne badinent pas avec le pauvre monde, et que Jésus lui-même, suivi du Sacré-Collège de ses douze apôtres, serait promptement balayé par le bedeau, si cette compagnie s'en venait guenilleuse et n'ayant pas de monnaie pour payer les chaises."

L'excellent abbé était de l'avis de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, lequel a coutume de dire : "On ne rouvrira jamais aux foules populaires le chemin et la porte de l'église, tant qu'on y fera payer les bancs." Joignant l'exemple au précepte, il avait aboli l'odieuse et vexatoire taxation.

Les artistes, en quête d'extraordinaires physionomies, dans le domaine du laid, perdraient leur temps à s'attarder, en ce village, à la recherche de quelqu'un de ces types tout à fait étonnants de sacristains, types nombreux et qui tentent, semble-t-il, de discréditer l'antique croyance que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance...

Heureux village où l'on peut prier Dieu, même lorsqu'on n'a pas le sou !

Quand je me retrouvai, le surlendemain, vers midi, derrière la forêt de pins qui abritait de son immense manteau vert la bourgade forestière, je me retournai pour saluer, d'un dernier regard, l'église dont la flèche m'avait fait signe de venir, deux jours auparavant. Le soleil, à peu près au zénith, faisait flamber le coq doré qui couronnait la flèche. Le clocher, surmonté de son étoile de lumière, répétait à l'horizon, pour la joie du touriste errant, et plus en grand, le geste menu et doux de l'Enfant Jésus tenant en main sa pauvre chandelle allumée.

POL DEMADE.

L'ART CULINAIRE

Fottage brunoise au riz.—Coupez en dés des carottes, des navets, du céleri, des choux-raves et des blancs de poireaux ; faites revenir et cuire le tout dans du bouillon, et, au moment de servir, ajoutez le bouillon nécessaire et additionnez de quelques cuillerées de riz cuit dans du bouillon.

Pour empêcher un rôti de dessécher.—Pour empêcher un rôti de dessécher au four, il faut mettre dans le dit four un bol plein d'eau ; la vapeur produite empêche la viande non seulement de dessécher, mais encore de brûler. Pour faire réchauffer un rôti, trempez-le dans l'eau froide et remettez-le au feu doux pendant quelques minutes ; de cette manière, il n'y a pas de différence entre un rôti frais et un réchauffé.

Crème aux amandes.—Prenez trois quarts d'amandes douces sans coques ; jetez-les à l'eau bouillante où vous les laissez un quart d'heure pour pouvoir facilement leur ôter la peau ; faites-les sécher et pilez bien finement avec un peu de sucre pour que cela soit plus facile. Démêlez cette pâte par cuillerée dans un litre un quart de lait frais que vous tordez en petite quantité à la fois dans un linge neuf et bien propre. Puis vous repilez les amandes restées dans le linge en les mouillant du même lait. Ajoutez-y un quart de sucre. Mettez le tout dans une casserole sur le feu et tournez jusqu'à ce que le liquide s'épaississe. Retirez la casserole en tournant toujours et versez dans le plat où vous voulez servir cette crème le lendemain ou bien dans des petits pots à crème.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La troupe permanente de ce populaire théâtre, représente cette semaine le vieux mélodrame anglais, toujours nouveau *Alone in London*. Inutile de recommander aux amateurs de théâtre d'aller entendre cette magnifique pièce, chef-d'œuvre de Robert Buchanan.

Le rôle du millionnaire John Beddlecourt, est tenu par M. Horning. M. Thos. McGreave a pris charge du rôle de Radcliff. M. Harry Rich remplit un rôle qui lui permettra de faire valoir son grand talent de comédien. Miss Nellie Callahan, la sympathique et infatigable artiste que nous revoyons toujours avec tant de plaisir, remplit aussi un rôle important.

On voit en tête du vaudeville, le nom du fameux chanteur Stuart.

QUEEN'S THEATRE

The Bells of Sharidon, (les sonnettes de Sharidon), est une comédie dramatique pleine de péripéties émouvantes, dont James-W. Reagan est incontestablement le principal artiste.

Par surcroît, le protagoniste et la pièce elle-même ne nous sont pas complètement inconnus, ils ont déjà fait une courte apparition à Montréal. Son genre irlandais offre beaucoup d'attrait et les différents morceaux de Reagan, qu'il chante avec tant de charme, captivent toujours l'auditoire et amènent une belle salle. Mlle Maude Myring fait plus que chanter, elle danse avec une grâce et une décence charmante. Une autre attraction de cette troupe, dont l'ensemble est si homogène, c'est la présence de John Lonargan, un enfant de Montréal, si sympathique, que lors de la première visite de la troupe en notre ville, toute la jeunesse de Ste-Anne lui fit une chaleureuse réception.

La mise en scène est nouvelle, la comédie est pleine d'intérêt et avec des chanteurs expérimentés, doublés d'un entourage bien stylé, le Queen's Theatre ne désemplira pas cette semaine, s'il faut en juger par la quantité de spectateurs qui ont afflué à la première du 24 avril courant.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J.-B. Larue, 266, rue St-Laurent ; O. Laliberté, 35, Côte St Lambert ; Mme A. Courchène, 610, rue Rivard ; J.-L.-R. Mercier, 24B, rue Désiré ; Isidore Leclair, 177, rue St-Hubert ; Mme Fortin, 253, rue Dufferin ; Paul Courtien, 627, rue Dorchester ; R. Loïselle, 775, rue Berri ; Mme G. Beaudoin, 10, rue Bonaparte ; Mme Jean Gagné, 320, rue St-Thimothé ; A. Labrecque, 322, rue Sherbrooke.

Québec.—Arthur Paquet, 188, rue Desfossés, St-Roch ; F. Bérourard, 401, rue St-Valier, St-Roch ; J.-E. Plamondon, 572, rue St-Joseph.

Montmorency Falls.—Israël Tessier.

St-François, Beauce.—Arthur Ouellet.

Cushel, N.D.—Alphonse Allard.

St-Gabriel de Brandon—Mlle Marie-Eugénie Michaud.

Ottawa.—Alfred Saint-Laurent, rue Rideau.

Vaudreuil Station.—Mme V. Lalonde.

Lachine.—J.-B.-R. Carignan.

Terrebonne.—F.-R. Barreiro.

Beauce Junction.—J.-A. Biodeau.

St-Boniface, Manitoba.—L.-N. Bétournay.

New-York.—S.-F. Vanni, 532, West Broadway.

GRAVURE-DEVINETTE



L'enfant abandonné par sa bonne, pleure à fendre l'âme. Où est-elle donc, cette bonne oublieuse de ses devoirs ?

La presse va si lentement, que la pauvreté l'atteint toujours.

NOTRE PAGE MUSICALE

ÉTRENNES - POLKA

G ROY

The musical score is written for piano and consists of the following sections:

- INTROD.**: Starts with a forte (*f*) dynamic, followed by a piano (*p*) section.
- POLKA**: The main section, marked with a polka symbol. It includes first and second endings (1^a and 2^a) and a trill (*tr*).
- TRIO**: A section with a piano (*p*) dynamic.
- CODA**: The final section, marked with a star and the word "CODA".

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOIJARD

(Suite)

Archie ne répon dit pas. Mais une ombre svelte, glissant légère et silencieuse dans la demi obscurité des jalousies baissées et des rideaux retombés, vint s'agenouiller sans bruit près de la chaise longue.

—Eh bien ! fit rondement le docteur, il ne faut pas vous en plaindre. J'aime joliment mieux cela, savez-vous ? que l'inertie de ces jours derniers.

—Ah ! fit Noll surpris, vous voici revenu, Mathon ? auriez-vous donc oublié quelque chose dans votre ordonnance ?

Tout en parlant, il tentait de se redresser légèrement.

Son regard, qui cherchait le docteur, fut accroché au passage par une petite flèche lumineuse, une mince coulée de soleil filtrant par l'interstice des stores jusqu'à son fauteuil d'infirmier.

Et le rayon doré tombait d'aplomb sur une tête brune, aux fins cheveux ondulés, doux comme une soie ; sur un blanc visage pâli d'angoisse et ruisselant de pleurs.

Avec un cri étouffé, Olivier Ruthwen mit ses deux mains tremblantes au-devant de ses yeux.

—Oncle Noll, gémit Florence, ne veux-tu donc pas me voir ?

Elle avait saisi ses pauvres mains amaigries, quasi transparentes trop faibles pour résister à son étreinte, et les contraignait à s'abaisser doucement.

—Regarde-moi... parle-moi !... suppliait-elle en pleurant. Ne reconnais-tu plus ta petite Flor ?

Elle fut prise d'une terreur sans nom en sentant les doigts de Noll se raidir entre les siens, en voyant ses traits se glacer dans une effrayante immobilité, sa tête alourdie retomber en arrière.

—Olivier ! cria-t-elle, éperdue.

Le docteur qui, l'écartant avec une autoritaire brusquerie, venait de prendre le poignet de lord Ruthwen et déjà interrogeait l'artère, la rassura du geste, avec un sourire de bon augure.

Ce n'était qu'une légère syncope.

La réaction attendue, ardemment désirée, se produisait.

Soulevé par une puissante émotion, le cœur du malade se repré nait à battre ; il palpait avec la rapidité désordonnée d'une machine sans régulateur, mais enfin il battait. A coups larges et pleins, il chassait dans les artères le sang oxygéné qui portait la chaleur et la vie jusqu'à l'extrémité des membres... Il battait, et c'est sous la violence même de son réveil qu'Olivier venait de défaillir.

Maintenant, ranimé par l'action révulsive d'un flacon de sels, il ouvrait lentement les yeux.

—Flor... murmura-t-il, est-ce bien Flor ?... Tant de fois déjà je l'ai vue, après le rêve décevant, s'enfuir avec le sommeil et la nuit !...

Il la regardait, indécis, presque égaré.

—Si c'est toi, comment reviens-tu ?... Cruelle enfant, est-ce pour m'abandonner encore ?

Elle secoua vivement la tête.

—Non ! non ! ne crains pas... Je suis revenue parce que Brice m'a écrit que tu souffrais, et que, peut-être... Je ne veux pas que tu meures... Noll, cher oncle Noll, me voici pour ne plus te quitter !...

—Mon orgueil s'est fondu, vois-tu, dans l'inquiétude, reprit-elle, en baissant le front avec un sourire triste. Tu peux écouter désormais toutes les vilénies qu'on te dira de moi ; lady Dorset pourra te persuader de nouveau que je suis orgueilleuse et intéressée, et que ce sont tes titres et les biens de Kilmore qui m'ont séduite...

—Florence !

—Elle te l'a dit, et tu l'as cru... Tu le croiras peut-être encore ?... Qu'importe... Moi... N'aie pas peur, je supporterai tout, je ne m'en irai plus...

Olivier pressa à deux mains son front d'où il lui semblait que la pensée s'enfuyait.

—Jamais lady Helen ne m'a parlé de choses semblables. Elle n'aurait pas osé... Est-ce ton imagination qui les a forgées, Florence, ou quelqu'un t'a-t-il trompée ?

—Allons ! allons ! intervint le docteur, un peu inquiet de l'agitation de son malade ; mon cher lord, ne vous tourmentez pas ainsi. Voici revenue votre enfant prodigue, réjouissez-vous, mais—the deuce ! —ne vous donnez pas la fièvre pour des billevesées...

Noll, sans l'écouter, obstiné, répétait :

—Qui t'a trompée, Flor, dis-moi ? Je veux savoir.

Elle restait silencieuse, les lèvres serrées, toute tremblante de ce qu'elle entrevoyait des pièges tendus à l'encontre de son bonheur, des écueils insoupçonnés où il avait failli sombrer.

Olivier, qui l'interrogeait d'un regard scrutateur, fut frappé, tout à coup, d'un souvenir lointain de physionomie et d'attitude.

Ainsi elle était demeurée devant lui, muette et troublée, le soir de la fête de Kilmore, où, déjà une première fois, Gérard, perfidement, l'avait blessée... incapable, elle, dans son ombrageuse loyauté, de descendre jusqu'à une délation.

Il l'attira vers lui, danc ce geste de tendre protection qui lui avait toujours été familier.

—Gérald encore, n'est-ce pas ? murmura-t-il tout bas, à son oreille.

Il n'attendit pas sa réponse, sourit et ajouta :

—Et c'est pour cela que tu es partie ?... Ah ! Dieu ! moi qui croyais...

—Que croyais-tu Noll ?...

—Que tu avais fui, parce que le sacrifice, consenti dans un premier élan de pitié, t'avait soudain paru écrasant.

Elle l'interrompit. Une larme mal séchée brillait encore à ses cils de velours ; mais un sourire malicieux creusait sa fossette dans la joue blanche où les roses, doucement, renaissaient.

—Ça, fit-elle avec un entrain gamin, dans lequel reparaisait la petite Flor d'antan, rieuse et mutine, ça ? ce n'est pas de toi, oncle Noll ! Je reconnais le style de lady Helen... Aveugle et fou !... tu as pu la croire ?

—La croire !... et presque mourir de ton abandon.

Effrayée, elle lui mit la main sur les lèvres.

—Tais-toi... il ne faut pas, parce que, vois-tu ! vois-tu, si tu mourais, c'est ma vie que tu emporterais avec toi.

—*Godem !* bougonna à l'oreille d'Ethel Stone le Dr Mathon qui jurait comme un païen, ces amoureux, ça se brouillerait, ma parole, rien que pour le plaisir de se raccommoier !... Voilà mon malade ressuscité... Le bonheur, voyez vous, Miss ! Et ce qui nous fait si impuissants, nous autres médecins, c'est que nous ne pouvons pas le mettre dans nos ordonnances.

Par un beau jour de juin, embaumé du parfum des roses, lord et lady Ruthwen vinrent sonner à la grille de la petite villa d'Arcachon.

Ah ! quel joyeux remue-ménage, chez les vieilles amies de l'orpheline ! que d'exclamations ponctuant les poignées de mains et les baisers échangés...

Noll marchait... il lui fallait encore l'appui de Florence pour descendre les degrés du perron ; il n'eût pas gravi sans fatigue un escalier ; mais il se promena avec délices le long des allées fleuries, sous la neige rosée des acacias ; dans le bois de pins où frissonnaient les œillets sauvages, dont le sable fin, doucement, fuyait sous ses pas... partout où sa Flor enfant avait passé... où il lui semblait la voir comme dédoublée ; à son bras, sérieuse et émue, dans la gravité de son bonheur recueilli ; puis, toute petite, les cheveux flottants, courant en robe courte dans la dune, à la poursuite des papillons dorés et des cétoines bleues.

Ils reviendront l'hiver prochain, ils passeront désormais à Arcachon tous les mois de la froide saison.

Cette ordonnance du docteur Mathon s'est trouvée d'accord avec leur secret désir, et a comblé de joie les vieilles amies.

C'est dans le chalet, jadis habité par Flora Dally, que Noll installera sa jeune femme. Kilmore-Castle ne les verra plus que l'été, mais le fidèle Brice et la bonne Ethel les suivront partout.

Quant à Gérard... —Noll et Florence lui ont pardonné, car le bonheur rend indulgent.—Gérald épouse la blonde Maud, et va vivre maintenant à Dorset-Hill.

La générosité d'Olivier lui a constitué une fortune suffisante pour que miss Dorset ne fût par déçue, par le retour de Florence et le mariage de lord Ruthwen, au point de retirer sa parole engagée déjà au cadet de Kilmore.

Lady Helen, d'ailleurs, voulait conserver pour l'avenir des espérances obstinées : la santé du cher lord était encore si précaire !...

Mais cette dernière illusion s'est envolée, le jour où un joyeux carillon de baptême a mis en fête toute la contrée ; le jour où Noll, ivre de bonheur et d'orgueil, a présenté aux serviteurs du manoir Jean-Olivier-Florent Ruthwen, un beau chérubin blond, en qui le vieux Brice, pleurant de joie, a salué le premier :

—Le cher petit lord héritier de Kilmore.

Ce jour-là, il n'y avait pas une ombre au bonheur de Florence Dally.

FIN

CHOSSES DU PRINTEMPS

Le Printemps a ses besoins. A la campagne, il faut les outils de jardinage, et à la ville la glacière est une nécessité ; il faut également le balai à tapis, l'escabeau, le moulin à laver, le tordeur, le collier de chien ; on renouvelle aussi les ustensiles de cuisine, etc., etc. On se procure ces choses facilement et à bon marché, voilà ce qu'il est important de connaître à cette époque de l'année ?

La maison L. J. A. Surveyer est bien la maison de confiance où l'on trouve tout ce qu'il y a de plus utile et de plus nouveau. Là, on peut s'outiller parfaitement en fait d'articles de maison et de tout ce qui se rattache à la quincaillerie.

Cette excellente maison est connue, et si nous en parlons, c'est simplement pour la rappeler à nos lecteurs en quête de choses du printemps à bon marché.

AVANT LE DEMENAGEMENT

Les personnes qui ont besoin de meubles—à la veille du déménagement, tout le monde en a plus ou moins besoin—trouveront d'excellentes occasions dans le stock de la maison N.-G. Valiquette qui fait une liquidation générale, à grand rabais, de tous ses ameublements, pour cause de fin de bail. Certaines marchandises sont littéralement sacrifiées, mais il faut vendre à tout prix et même à perte, plutôt que de rester avec une quantité de meubles sur les bras à l'expiration du bail du magasin, 1575 rue Ste-Catherine, à la fin du mois courant. On peut acheter ses meubles pour les faire délivrer avant ou après le 1er mai, à la convenance des acheteurs. Mais les prix sont tellement réduits que nos lectrices se rapprocheront amèrement de n'en avoir pas profité. Il y a des occasions réellement extraordinaires.

LAVAGE ET NETTOYAGE

La SILVERINE, si connue de toutes les bonnes ménagères du continent Européen, vient d'être placée dans le commerce canadien, par la SILVERINE COMPANY, établie au No 1427, rue Ste-Catherine. Cette excellente composition mérite spécialement une mention spéciale, car elle est appelée à faire la joie de toutes nos bonnes ménagères. C'est surtout aux jours de grand lavage et de nettoyage que l'on s'aperçoit de l'utilité incontestable de la SILVERINE et de sa supériorité sur tous les produits analogues. Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce, sans frottement et sans travail.

Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un la-

vage considérable, et pour le nettoyage des peintures, des prélatrs et des planchers, cette composition agit comme par enchantement. Il suffit de passer le linge pour enlever prestement toute souillure.

La SILVERINE ne contient aucune substance nuisible à la santé et dommageable aux mains. Bien au contraire, elle adoucit les mains et les blanchit.

Nous conseillons à nos lectrices qui s'occupent de ménage l'emploi de la SILVERINE de préférence aux autres produits du genre, car elle se recommande par sa renommée et sa vogue.

CHOSSES ET AUTRES

—Les Mahométans considèrent que la soie est un produit impur, puisqu'elle provient des vers.

—Aux Philippines la loi qui a rapport aux gens mariés est entièrement en faveur de la femme.

PERDUE ET RETROUVÉE

Si votre santé vous a abandonné, pour céder la place à quelque maladie de la gorge ou des bronches, prenez du *Baume Rhumal* et elle viendra bien vite reprendre sa place.

—La femme, dans les îles Philippines, retient son propre nom après le mariage ; il est ajouté à celui du mari précédé du partitif "de" et les enfants portent les noms du père et de la mère.

—Le vêtement d'une Japonaise est réglé d'après son âge et son état ; si vous connaissez les règlements vous pouvez voir d'un coup d'œil si une fille est mariée ou non.

LES ANARCHISTES

Prétendent parvenir à la destruction de la société ; une chose qu'ils n'arriveront pas à détruire, c'est la réputation du *Baume Rhumal*, elle est trop solidement assise.

—Sommaire du *Monde Moderne* du mois d'avril : Roman en supplément : La robe rouge, par S.-J. Weyman ; Le vœu de Julette, par P.-V. d'Octon ; Au sortir de l'ombre, par C. Delay, 5 com. ; Un dispensaire d'enfants, par le Dr Hacks, 7 illus. ; L'œuvre de Baric, par A. Ganier, 10 rep. ; Les confections à bon marché, par P. Calmettes, 6 cro. ; La petite seine, poésie de H. Chantavoine, 2 com. ; Les chiens de berger, par G. Dechartres, 7 illus. ; L'hôtel des Invalides, par P. d'Ecottes, 16 illus. ; L'heure du coucher chez les Brown, par Mlle E. Turner, 4 illus. ; La fabrication du poisson de mer, par M. Baudouin, 5 illus. ; La douleur et ses remèdes, par

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

le Dr J. Laumonier ; La femme suisse, par C. Fuster, 12 cro. ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal, 6 fig. ; Chronique théâtrale, par M. Lefevre, 2 déc. ; La musique, par G. Danvers ; L'enfant prodige, par A. Wormser ; La résurrection du Christ, par Don L. Perosi ; Le monde et les sports, par A. da Cunha ; Le ménage à quatre, 7 inst. ; La mode du mois, par B. de Présilly, 14 mod. ; Memento encyclopédique, 6 illus. ; Questions financières ; La caricature ; Jeux et récréations ; La cuisine du mois ; La vie pratique ; Bibliographie.—Ce numéro contient 130 gravures.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MONTREAL

Correspondant de tous les journaux français. Nouvelles revues artistiques tels que la *Pauvra*, Paris la nuit, Paris s'amuse, Paris instantané, Le Salon, Le Livre d'amour, à 25c chaque exemplaire. L'Exposition de 1900, hebdomadaire 15c. Modes françaises à 5c avec patron et paraissant toutes les semaines.—2

...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces ; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privées. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. K. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

En vente à la librairie Fauchille.



Epargnez votre Argent, Votre Temps et vos Peines



La "Silverine" nettoie facilement et sans frotter, le linge, si sale et si taché qu'il soit. Un bol à thé de Silverine dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable.— Les peintures, les prélatrs, les planchers seront facilement nettoyés par la SILVERINE, sans les brosser et les travailler comme on le faisait d'ordinaire avec les savons ou les autres substances employées jusqu'à ce jour. La SILVERINE est absolument hygiénique, ne renferme aucune substance nuisible, ne cause aucun dommage ni aucun trouble nerveux aux personnes qui s'en servent, même si elles ont, comme il arrive souvent dans les soins du ménage, les mains crevassées ou coupées. Cette excellente composition, la SILVERINE, employée depuis longtemps déjà en Europe, aux Etats-Unis, dans les buanderies, les manufactures, les hôpitaux, les compagnies de chemin de fer, les hôtels, etc., etc., où elle a toujours donné pleine et entière satisfaction. Son prix modique 10 cts LA BOUTEILLE la met à la portée de toutes les bourses. Demandez-la à votre épiciers et faites-en l'essai.

Téléphone Bell Est 836. SILVERINE COMPANY, 1427, rue Ste-Catherine.

On a besoin de bons représentants responsables pour les différentes villes du Canada.

Déménagement et
Agrandissement...

Lettre Ouverte aux Lectrices du "Monde Illustré"

Mesdames,

Nous comptons parmi vous, un bon nombre de nos plus fidèles clientes. Anxieux d'augmenter cette clientèle désirable, nous croyons devoir mettre sous les yeux de toutes les aimables lectrices du "MONDE ILLUSTRÉ," quelques faits qui distinguent notre magasin dans son commerce, ses méthodes et ses relations avec les familles canadiennes.

D'abord notre maison est l'une des plus anciennes de la ville; c'est celle qui a le plus contribué à satisfaire les besoins sans cesse grandissants de la population locale, par l'offre incessante de marchandises nouvelles et surtout de bonne qualité et à bas prix réels.

Notre maison est pour ainsi dire devenue le principal foyer des familles économes; on vient à nos comptoirs avec confiance sans la crainte d'être déappointé soit dans l'article, soit dans le prix.

Toutes les acheteuses que nous avons eu l'avantage de servir une première fois, nous sont toujours revenues.

Nos relations avec l'acheteur sont des plus cordiales. Nous avons sa confiance et nous cherchons par tous les moyens possibles à la conserver.

Mesdames, nous vous prions instamment de venir faire l'inspection et de nos marchandises et de nos prix. Vous trouverez à chacun de nos comptoirs, toutes les dernières nouveautés à des prix qui éclipsent tout ce qu'on peut vous offrir d'alléchant ailleurs.

Un dernier mot à notre clientèle et au public.

Dans le but d'augmenter nos affaires, déjà trop à l'étroit dans notre magasin actuel, nous avons loué le vaste local occupé présentement par le Syndicat de Montréal, coin des rues Ste-Catherine et Amherst, où notre commerce sera transporté dès le 1er Mai.

Là, rien ne fera défaut et notre installation sera à juste titre l'une des plus modernes de Montréal. Là, notre vieux et fidèle commerce avec la famille augmentera tout seul, par tout l'attrait d'une spécialité connue et comprise de la plupart des acheteurs en quête de belles et bonnes choses à bon marché.

Il y aura à cette occasion de grands étalages des dernières nouveautés et des "BARGAINS" qui feront courir tout Montréal.

Très respectueusement,

Archambault Frères

Etalages Extraordinaires
Bargains d'Ouverture.....

Mlle ROSA CARPENTIER

Avait la figure toute couverte de boutons, elle souffrait de pauvreté du sang et de faiblesse féminine, depuis neuf ans, elle endurait de cruelles souffrances

Elle raconte sa guérison afin de faire connaître aux jeunes filles le remède qu'il faut pour devenir bien et heureuses

Les mères devraient veiller avec soin sur la santé de leurs filles, car elles sont sujettes à des troubles qui peuvent avoir des suites fâcheuses. Que de cas l'on pourrait énumérer où des jeunes filles sont réduites au désespoir par le fait que leur mère ne leur a pas fait comprendre l'importance du développement physique. Ces jeunes filles souffrent de douleurs qu'elles ne peuvent expliquer. On remarque chez elle un regard morne, pâle, un teint blême ou verdâtre, et une langueur qui dénote la maladie. Par la pauvreté et le peu de sang qu'elles ont, souvent ces jeunes filles ont la figure couverte de boutons, d'acné ou autres humeurs. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède pour guérir toutes les maladies dont souffrent un si grand nombre de jeunes filles, elles enlèvent la cause et affirment une cure absolue en nettoyant le système de toute impureté et en enrichissant le sang. Lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui doit la santé aux Pilules Rouges du Dr Coderre: "Ma maladie date depuis neuf ans. J'étais faible, pâle et maigre, toujours mal à la tête, dans le dos et les jambes. J'avais des douleurs atroces dans le bas-ventre. Je souffrais aussi d'anémie causée par la pauvreté et l'impureté du sang. Il y a quatre ans ma figure devint toute couverte de boutons et le cou plein de clous qui me faisaient souffrir. En différents temps, je me fis soigner par quatre médecins, mais ils ne purent rien faire pour moi. En lisant les témoignages de guérisons obtenues par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en faire l'essai. Je ne le regrette pas, car si je suis en santé aujourd'hui c'est dû à ce remède. Je travaille sans éprouver de fatigue et j'ai engraisé de 13 livres. Je n'ai plus de boutons sur la figure et mon teint est clair et bon. Toutes mes amies n'en reviennent pas de me voir si bien, car on me croyait en consommation. Je recommande cet excellent remède à toutes celles qui souffrent comme moi." Mlle Rosa Carpentier, Webster, Mass. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand spécialiste



Mlle ROSA CARPENTIER

français pour guérir toutes les maladies des femmes. Elles agissent sur les organes affaiblis elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles sont surtout sans égal pour faire du sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les rêles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtes, le dos, mauvaise boucne, vertige, constipation et irrégularités des intestins couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, perte de sommeil, de mémoire. Elles

guérissent toutes les maladies de l'âge critique les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés. Les femmes enceintes peuvent les prendre sans danger, les nourrices verront leur lait augmenter en quantité et en qualité et elles sont sans égal pour aider à la formation des jeunes filles.

Nous prions instamment toutes les femmes et les jeunes filles qui sont malades depuis longtemps de ne pas retarder, mais de consulter immédiatement nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à payer et vous pouvez leur écrire aussi souvent que vous le desirez. Toujours ils s'empresseront de vous répondre en vous donnant les meilleurs conseils appropriés à votre maladie. Vous n'avez rien à craindre en écrivant, car vos lettres sont strictement tenues confidentielles par les médecins. Adressez: DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MO TRÉAL. Les femmes et les jeunes filles préfèrent, consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent le voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, MONTREAL, CAN.

Heures de Bureau: de 9 h. a.m. à 6 h. p.m. Tel. Bell Main 2452.

VICTOR ROY, THEO. DAoust,
ARCHITECTES,
Experts, Membres A. A. P. Q.
103 rue St-FRANÇOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame,
MONTREAL.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

LAPRÈS-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743
BELL EST 1285

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France.

**Exposition
d'Admirables Chapeaux
de Paris,**
Tels que le Cyrano, le Parisien et l'Artiste, chez
Mlle EVA ROUTHIER,
No. 1777, Rue Ste-Catherine.

DR BERNIER
DENTISTE
60, rue Saint-Denis
MONTREAL

Le Petit Windsor
Restaurant
des Gourmets
101, RUE
ST-LAURENT
JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant.
OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

LA BANQUE D'ÉPARGNE
De la Cité et du District de Montréal
L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette institution aura lieu en son bureau, rue Saint-Jacques,
Mardi, le 2 mai prochain, à 1 heure p.m.
pour la réception du rapport annuel et autres états et pour l'élection des directeurs.
Par ordre des directeurs,
HY. BARBEAU, Gérant.

LE RIFLE Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Bameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Bameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187. Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

L. J. A. SURVEYER

6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUTELLERIE, &c

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine

Un bienfait pour le beau sexe

Am. Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reilage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Des prix spéciaux aux Communautés

41943

80-11-97



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. E. N. Pratte & Cie
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame.
PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés.
Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,288

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 58f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale**, de France et de l'Etranger.

Liquidation Générale pour cause de Fin de Bail
DE NOTRE STOCK D'AMEUBLEMENTS

PROFITEZ DE NOS "BARGAINS" SANS PRECEDENT

Des occasions comme celles qui vous sont offertes ne se représentent pas deux fois.



N. G. VALIQUETTE, 1575, Rue Ste-Catherine, Montréal.